

# LE MIRROR DES DÉSIRES : ENTRE DE DEUX ÉTAGES

*Eros*



# **Le Miroir des Désirs : Entre Deux Étages**

*Par Eros*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Seuil de l'Abîme	4
Chapitre 2 : La Cage de Cuivre	14
Chapitre 3 : Le Narcisse Déshabillé	24
Chapitre 4 : Trente Minutes d'Oxygène	34
Chapitre 5 : L'Invitation du Regard	44
Chapitre 6 : Le Geste Irréparable	54
Chapitre 7 : L'Assaut de Métal	63
Chapitre 8 : L'Infini des Reflets	73
Chapitre 9 : La Secousse du Destin	83
Chapitre 10 : Le Cri Suspendu	93
Chapitre 11 : Le Retour à la Surface	103
Chapitre 12 : Le Fantôme du Huitième	113

# Chapitre 1

## Le Seuil de l'Abîme

La nuit parisienne ruisselait contre les vitres du hall, un mélange de pluie fine et de néons fatigués. Je sentais encore le bourdonnement du gin-tonic dans mes tempes, une pulsation sourde qui s'accordait au balancement de mes hanches. Ce soir, j'avais transgressé ma propre réserve. Sous mon manteau de laine sombre, ma minijupe en soie émeraude était une insulte à ma timidité habituelle : une caresse glacée et fluide qui s'arrêtait bien trop haut sur mes cuisses, dévoilant la pâleur de ma peau à chaque enjambée.

J'ai poussé la porte lourde en fer forgé. L'odeur de la cire ancienne et du renfermé m'a enveloppée, mais une autre fragrance, plus brute, plus masculine, flottait déjà dans le sillage de l'ascenseur.

Il était là.

Gabriel. L'architecte du huitième. Il attendait devant la grille de fer de l'ascenseur haussmannien, cette cage dorée et étroite qui semblait suspendue dans le temps. Il ne s'est pas retourné immédiatement, mais j'ai vu ses larges épaules se tendre sous son caban sombre. Il dégageait cette arrogance tranquille de ceux qui maîtrisent la matière, le béton et le vide. Ses mains, ces mains d'artisan aux jointures saillantes et à la peau tannée, pendaient le long de son corps, immobiles, prêtes à saisir.

— Bonsoir, Éléonore, dit-il d'une voix qui semblait gratter le bas de ma colonne vertébrale.

— Bonsoir, Gabriel.

Ma voix était un souffle, trahissant l'orage qui commençait à gronder dans mon ventre. Il a ouvert la grille double avec un fracas métallique qui a résonné dans le silence sépulcral de l'entrée. Un geste d'invitation. Je suis passée devant lui, et l'espace s'est brusquement contracté.

L'ascenseur était une boîte de bois et de miroirs de moins d'un mètre carré. En y pénétrant, j'ai senti la chaleur de son corps avant même qu'il ne me frôle. La porte s'est refermée, nous scellant dans un cercueil de lumière tamisée. Il a appuyé sur le bouton du huitième. Son doigt a effleuré le cuivre, et j'ai fixé ses phalanges, imaginant la rugosité de sa peau contre la finesse de ma soie.

Le mécanisme a gémi. Nous avons commencé notre ascension, lente, insupportable.

Dans cet espace réduit, le silence n'était pas un vide, mais une matière dense, presque liquide. Les parois de l'ascenseur étaient tapissées de miroirs se faisant face, créant une mise en abyme vertigineuse. Je ne voyais pas seulement Gabriel ; je voyais une infinité de Gabriel et une infinité d'Éléonore se perdre dans un tunnel de reflets sombres. Partout, son regard d'acier se multipliait, me traquait, m'autopsiait.

Je me tenais droite, les mains jointes sur mon petit sac, mais je savais qu'il voyait le tremblement de mes doigts. Ma jupe, sous l'effet du mouvement léger de la cabine, s'était encore un peu relevée. Je sentais l'air frais de la cage d'escalier s'engouffrer par les interstices, léchant l'entrejambe de ma lingerie de dentelle, tandis que la chaleur de Gabriel, à seulement quelques centimètres derrière moi, agissait comme un brasier.

Je l'observais dans le reflet. Il n'avait pas baissé les yeux. Il fixait ma nuque, là où quelques mèches folles s'échappaient de mon chignon. Je voyais sa poitrine se soulever lentement, au rythme d'une bête aux aguets. L'odeur de son parfum — cèdre, tabac froid et quelque chose de plus animal, une sueur propre et musquée — emplissait mes poumons, m'enivrant plus sûrement que l'alcool.

Soudain, l'ascenseur a eu un léger soubresaut, une secousse habituelle entre le deuxième et le troisième étage. Mon corps a basculé vers l'arrière. Mon dos a rencontré son torse.

L'impact a été électrique. La rudesse de son caban contre la peau nue de mes épaules a arraché un frisson violent à mes membres. Je n'ai pas bougé pour me redresser. Je suis restée là, nichée dans l'angle de son corps, sentant la puissance de ses cuisses contre mes fesses, séparées seulement par ce voile de soie dérisoire.

Dans le miroir, nos regards se sont enfin percutés. Ses yeux n'étaient plus seulement d'acier ; ils étaient de feu noir. Il a baissé les yeux sur la ligne de mes jambes, là où la soie s'arrêtait pour laisser place à l'aveuglante nudité de mes cuisses. Sa main, cette main d'architecte capable de dessiner des mondes, s'est levée lentement. Je voyais son reflet s'approcher de ma hanche, une progression millimétrée, cruelle de lenteur.

L'ascenseur rampait entre les étages, nous isolant du monde, nous offrant l'impunité totale des espaces clos. J'ai senti son souffle chaud contre mon oreille, une buée qui a fait se dresser chaque pore de ma peau.

— Vous êtes bien provocante ce soir, Éléonore, murmura-t-il, sa voix vibrant contre mon crâne. Cette jupe... elle ne cache rien de ce que vous voulez qu'on vous fasse.

L'insulte délicieuse de ses mots a fait monter une bouffée de chaleur entre mes jambes, une humidité soudaine que je ne pouvais plus ignorer. Je ne pouvais plus reculer. J'étais prise au piège de mon propre désir, et Gabriel était le seul architecte capable de construire ma chute.

Sa main n'était plus qu'à un cheveu de ma peau. Je voyais dans le miroir mes propres yeux, dilatés, obscènes de soumission et d'attente. J'ai légèrement écarté les jambes, un mouvement presque imperceptible, mais qui, dans cette boîte de verre et de fer,

sonnait comme un hurlement.

Le sol sous nos pieds vibrait. Nous passions le quatrième étage. Le temps s'était arrêté. Il n'y avait plus que l'acier, le bois, et l'odeur du sexe qui commençait à saturer l'air. Sa main s'est finalement posée. Pas sur ma taille. Pas sur mon épaule. Ses doigts calleux se sont refermés directement sur la chair de ma cuisse, là où la soie se terminait, me marquant comme une proie. Sa poigne était ferme, possessive, brûlante.

— On ne va pas attendre le huitième, n'est-ce pas ? grogna-t-il.

Je n'ai pas répondu par des mots. J'ai basculé ma tête en arrière sur son épaule, offrant ma gorge à la lumière crue de l'ascenseur, tandis que ses doigts s'enfonçaient plus haut, cherchant l'ourlet de ma culotte, cherchant l'abîme.

Sa main était un étau de fer et de velours. Ses doigts, rugueux, griffés par le travail ou peut-être par une vie dont je ne savais rien, s'ancrent dans ma peau avec une autorité qui balayait mes dernières velléités de pudeur. Sous la soie de ma jupe, que sa paume faisait remonter dans un froissement électrique, je sentais l'air frais de l'ascenseur lécher le haut de mes bas, puis la nappe de chaleur irradiant de son corps.

— Tu trembles, Éléonore, murmura-t-il contre mon oreille.

Sa voix n'était plus qu'un râle sourd, une vibration qui descendait le long de ma colonne vertébrale pour aller s'écraser dans mon bas-ventre. Je ne répondis pas. Je ne pouvais pas. Ma gorge était nouée par un désir si dense qu'il en devenait douloureux. J'ai laissé mes paupières se clore, abandonnant le reflet de nos corps entremêlés dans le miroir pour me concentrer sur l'obscurité de mes sensations.

Il a brusquement pivoté, m'entraînant avec lui. Mon dos a percuté la paroi froide de l'ascenseur avec un choc mat qui a résonné dans ma cage thoracique. Le contraste était foudroyant : le métal glacé contre mes omoplates, et lui, cette masse de muscles

et de pulsions, qui m'écrasait de tout son poids. Ses mains ne lâchaient pas mes cuisses ; au contraire, il les écarta, nichant son bassin entre mes jambes. Je sentis la dureté de son sexe, dressé derrière le tissu de son pantalon, s'imprimer contre mon mont de Vénus. C'était une promesse de destruction.

D'un geste sec, sa main droite remonta plus haut, balayant la dentelle fine de ma culotte. Il ne cherchait pas à être tendre. Il cherchait la vérité. Ses doigts s'insinuèrent sous l'élastique, plongeant dans l'humidité brûlante qui me trahissait. Un gémissement, long et impur, s'échappa d'entre mes lèvres alors que son majeur, long et expert, trouvait la fente déjà gorgée de sang.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

J'ai rouvert les yeux. Son visage était à quelques centimètres du mien, dur, les traits tendus par une faim primitive. Ses pupilles avaient dévoré ses iris. Il n'était plus Gabriel, le voisin discret ; il était l'abîme dans lequel je voulais sombrer.

— Tu es trempée, constata-t-il, ses doigts commençant un va-et-vient lent, cruel, explorant chaque repli de ma chair offerte. Tu en avais envie depuis le début, n'est-ce pas ? Depuis le hall. Depuis que tu as entendu mes pas derrière toi.

Ses doigts s'enfoncèrent brusquement, deux phalanges d'un coup, me faisant cambrer le dos dans un spasme de surprise et de plaisir. La sensation était totale, envahissante. Je sentais le glissement des fluides, le bruit mouillé de son intrusion qui semblait amplifier le silence de la cabine. Ma main s'agrippa à ses cheveux, tirant dessus avec une sauvagerie qui répondait à la sienne.

— Plus vite, Gabriel... s'il te plaît...

Il eut un sourire sombre, presque carnassier. Au lieu d'obéir, il ralentit encore le mouvement. Son pouce vint presser mon clitoris avec une précision chirurgicale,

tournant, écrasant le petit bouton de nerf jusqu'à ce que des étoiles explosent derrière mes yeux. Chaque millimètre de ma peau était en feu. La sueur commençait à perler au creux de mes seins, collant la soie de mon chemisier à mon corps.

De sa main libre, il saisit le col de mon vêtement et, sans quitter mes yeux, il tira. Les boutons sautèrent l'un après l'autre, petits impacts secs contre le sol en linoléum. Mon soutien-gorge de dentelle noire fut exposé, mes seins bondissant sous la délivrance du tissu. Il ne perdit pas de temps. Sa bouche s'abattit sur mon épaule, ses dents mordant la peau tendre juste au-dessus de la clavicule, tandis que sa main en bas accélérât enfin la cadence, transformant mon intimité en un brasier de luxure.

— On est au sixième étage, souffla-t-il entre deux morsures. L'ascenseur va s'arrêter bientôt. Tu veux que les portes s'ouvrent sur toi dans cet état ?

L'idée même de l'exposition, de ce danger, agit comme un catalyseur. Je sentis les parois de mon sexe se contracter autour de ses doigts, des spasmes électriques me parcourant les membres. J'étais une proie, consentante et avide, dévorée par l'ombre de cet homme.

— Arrête-le, articulai-je, le souffle court, ma raison sombrant définitivement. Arrête l'ascenseur.

Ses yeux brillèrent d'une lueur triomphale. D'un mouvement brusque, sans retirer sa main de l'intérieur de moi, il tendit le bras et frappa le bouton d'arrêt d'urgence. La cabine tressauta, s'immobilisa entre deux étages dans un silence de cathédrale profanée. L'alarme commença à émettre un bip faible, lointain, qui ne faisait qu'accentuer le sentiment d'être hors du monde, hors du temps.

Nous étions seuls. Suspendus dans le vide.

Gabriel retira lentement sa main de ma culotte, laissant mes jambes flageolantes. Ses

doigts étaient brillants, couverts de moi, une traînée de désir qu'il porta à ses lèvres pour en goûter l'amertume sucrée. Le spectacle de cet homme puissant se délectant de mes fluides me fit perdre pied.

— Maintenant, grogna-t-il en défaisant sa ceinture, à genoux.

Le son du cuir qui claque et de la fermeture éclair qui descend fut le signal d'une nouvelle étape de ma chute. Je me laissais glisser le long de la paroi, mes genoux rencontrant le sol dur. Devant moi, son sexe s'était libéré, massif, battant d'un sang furieux, une colonne de chair sombre et veinée qui semblait défier l'espace restreint de la cabine.

L'odeur du sexe, de la sueur et de la peau chauffée saturait l'air, devenue presque palpable. Je levai les mains, mes doigts tremblants effleurant la base de son membre, sentant la chaleur qui s'en dégageait. Il posa sa main sur ma nuque, ses doigts s'emmêlant dans mes cheveux pour guider ma tête vers ce gouffre de plaisir.

— Prends-le, Éléonore. Tout entier.

Je n'attendais que cela. Mes lèvres s'entrouvrirent, cherchant le contact, tandis que mon regard restait ancré dans le sien, cherchant à y lire ma propre perte. La lumière crue des néons vacilla un instant, comme si l'immeuble lui-même supportait mal l'intensité de ce qui se jouait ici.

J'avançai, ma langue venant cueillir la goutte de désir qui perlait au sommet de son gland, et le monde disparut tout à fait. Il n'y avait plus que le goût de lui, la force de son étreinte sur mon crâne, et le battement sourd de nos cœurs qui ne formaient plus qu'un seul rythme dévastateur.

Le goût de lui m'envahit d'un coup, une déferlante de sel, de musc et de vie brute. Ma langue s'enroula autour de la pulpe lisse de son gland, savourant chaque relief,

chaque pulsation de cette veine qui battait contre mon palais comme un second cœur. Je fermai les paupières, m'abandonnant à l'obscurité de mes sens, tandis que ma gorge s'ouvrait pour l'accueillir plus profondément. Gabriel émit un grognement sourd, un son animal qui vibra jusque dans mes propres poumons. Sa main, d'abord ferme sur ma nuque, se fit impérieuse, ses doigts se resserrant dans l'épaisseur de mes cheveux pour imprimer un mouvement cadencé, m'obligeant à absorber sa puissance, centimètre par centimètre.

L'ascenseur continuait son ascension invisible, mais pour moi, le temps s'était cristallisé. L'air était devenu une mélasse épaisse, saturée de l'odeur de nos corps en surchauffe. À chaque va-et-vient, je sentais le glissement humide de mes lèvres sur sa peau tendue, le frottement de ma langue contre le frein, ce point névralgique où sa jouissance semblait se concentrer. Ma salive coulait le long de son membre, brillant sous la lumière blafarde des néons, lubrifiant cet échange sauvage. Je me sentais défaillir, à genoux sur la moquette rêche, les cuisses tremblantes sous la soie de ma jupe qui ne servait plus à rien d'autre qu'à souligner ma vulnérabilité.

Soudain, il me saisit sous les aisselles et me souleva avec une force brutale, m'arrachant au sol. Je poussai un cri étouffé lorsqu'il me plaqua contre la paroi métallique de la cabine. Le froid de l'acier contre mon dos nu produisit un choc thermique qui me fit cambrer les reins. Gabriel ne perdit pas une seconde. Ses mains, larges et calleuses, s'engouffrèrent sous le tissu de ma jupe, déchirant presque mes bas dans sa hâte. Il n'y avait plus de place pour la courtoisie ou les préliminaires feutrés du hall. C'était une urgence de sang et de nerfs.

— Regarde-moi, Éléonore, ordonna-t-il d'une voix rauque, brisée par le désir.

J'ouvris les yeux, le souffle court. Son visage était à quelques centimètres du mien, ses traits durcis par une tension insoutenable, ses pupilles dilatées dévorant l'iris sombre. D'un geste sec, il écarta l'entrejambe de ma culotte, mes doigts s'accrochant désespérément à ses épaules massives. Je sentis sa queue, brûlante et impatiente,

chercher l'entrée de mon intimité déjà noyée de mes propres fluides. Lorsque le premier assaut survint, je crus que mon corps allait se fendre en deux. Il entra en moi d'un seul coup, profond, total, une invasion qui me coupa net la respiration.

Un gémissement de pure agonie extatique s'échappa de ma gorge. Il commença à pilonner, ses hanches heurtant les miennes avec une régularité dévastatrice. À chaque poussée, mon dos frappait la paroi de l'ascenseur dans un bruit de métal sourd qui résonnait dans toute la cage de l'immeuble. Je n'étais plus qu'un réceptacle, une masse de chair vibrante offerte à son appétit. La sueur perlait sur son front et venait mourir sur mes seins écrasés contre son torse. Je sentais le frottement cru de son sexe contre mes parois, une friction si intense qu'elle transformait chaque mouvement en une brûlure délicieuse.

— Tu es si serrée... putain... murmura-t-il contre mon oreille, son souffle chaud m'électrisant la peau.

Je m'enroulai autour de lui, mes jambes enserrant sa taille pour l'attirer encore plus loin, pour qu'il touche ce fond que moi seule semblais connaître. Je voulais qu'il me dévaste, qu'il efface tout ce qui n'était pas lui, pas nous, dans cette boîte de fer suspendue entre les étages. Mes ongles s'enfonçaient dans son dos à travers sa chemise, cherchant une prise dans ce chaos de sensations. Le plaisir montait, une onde tellurique partant de mon bas-ventre pour irradier jusqu'à mes extrémités, me laissant exsangue et affamée à la fois.

Le rythme s'accéléra brusquement. Gabriel ne se retenait plus, ses coups devenant plus lourds, plus primitifs. Son odeur — un mélange de tabac froid, de parfum coûteux et de foutre — m'enivrait. Je voyais des étoiles derrière mes paupières closes, le monde se réduisant à ce point de jonction entre nos deux corps. Je sentis la vague arriver, immense, inévitable. Mes muscles internes se contractèrent violemment autour de lui, un spasme involontaire qui le fit jurer entre ses dents.

— Maintenant... Éléonore... maintenant !

L'orgasme m'aveugla, une explosion de lumière blanche qui me fit hurler son nom contre son épaule. Au même instant, je sentis son corps se tendre comme un arc, ses muscles se pétrifiant alors qu'il se vidait en moi. Je sentis la chaleur de son jet, saccadé et brûlant, inonder mon antre, une semence de vie qui semblait vouloir me marquer au fer rouge. Nous restâmes ainsi, soudés l'un à l'autre, le souffle court, tandis que les dernières secousses de notre plaisir commun s'estompaient lentement.

L'ascenseur s'arrêta dans un léger tressaillement. Un "ding" cristallin résonna, d'une ironie presque cruelle. Les portes coulissèrent avec une lenteur feutrée, s'ouvrant sur le palier silencieux et moquetté du dernier étage. Gabriel ne bougea pas tout de suite. Il resta niché au creux de moi, son front appuyé contre le mien, le temps que la réalité reprenne ses droits.

Lorsqu'il se retira enfin, un filet d'un blanc laiteux coula le long de ma cuisse, venant tacher la soie de ma jupe, trace indélébile de notre naufrage. Il rajusta ses vêtements avec une précision qui contrastait violemment avec la sauvagerie des minutes précédentes. Il me tendit la main pour m'aider à me redresser, ses yeux ayant retrouvé leur éclat froid, mais avec une lueur nouvelle, un secret partagé qui brûlerait désormais entre nous.

— Bienvenue chez vous, Éléonore, dit-il d'une voix de velours.

Je sortis de la cabine, les jambes flageolantes, sentant encore son empreinte en moi, le seuil de l'abîme franchi et le vide, désormais, m'appartenant tout entière. Le chapitre se fermait sur le silence du couloir, mais l'écho de nos corps continuerait de hanter les murs de cet immeuble bien après que la sueur eut séché.

# Chapitre 2

## La Cage de Cuivre

Le fer forgé de la grille s'est refermé avec ce claquement sec, définitif, qui semble toujours sceller une promesse ou un arrêt de mort. Dans le vestibule de cet immeuble haussmannien, l'air était lourd, chargé d'un reste d'orage qui refusait d'éclater. Je suis entrée la première, sentant le tapissage de soie de ma minijupe glisser contre le haut de mes bas, une caresse synthétique qui me rappelait cruellement l'audace de ma tenue.

Gabriel est entré derrière moi.

Sa présence a immédiatement dévoré l'espace. L'ascenseur est une boîte étroite, une cage de cuivre et de miroirs ternis où chaque centimètre carré est une négociation. Il s'est posté dans le coin opposé, mais dans ce périmètre réduit, "opposé" signifie que je pourrais compter les battements de son cœur si je tendais l'oreille.

L'ascenseur a gémi, s'ébranlant dans un mouvement de hanches métallique. Un, deux, trois. Nous montions.

Dans les miroirs qui tapissent les parois, nos reflets se multipliaient à l'infini, créant une galerie de spectres silencieux. Je fixais les chiffres rouges qui défilaient, mais ma vision périphérique était saturée par lui. Gabriel. L'architecte du huitième. Je voyais ses mains, ces mains larges aux articulations marquées, aux callosités d'homme qui dessine et qui bâtit, posées négligemment sur la rampe de cuivre. Elles semblaient trop grandes pour cet espace, prêtes à broyer le métal.

Il ne me regardait pas. Ou du moins, pas directement. Son regard d'acier fixait un

point invisible au-dessus de ma tête, mais je sentais la pression de son attention sur ma peau, comme une brûlure lente. La chaleur montait. Celle de la mécanique, celle de nos souffles qui commençaient à se mêler dans l'étroitesse de la cabine. L'odeur de Gabriel m'est parvenue, un mélange de cèdre, de tabac froid et de quelque chose de plus sauvage, de plus organique. Une odeur de mâle qui ne s'excuse pas d'être là.

J'ai ajusté mon sac à l'épaule, un geste inutile pour rompre le silence. Le froissement du cuir a paru hurler dans la boîte de métal. Ma jupe, trop courte, s'était relevée d'un centimètre lors de mon mouvement, dévoilant la lisière de dentelle noire de mon porte-jarretelles. J'ai vu, dans le reflet du miroir de droite, ses doigts se crispent sur la rampe.

Quatrième étage.

Soudain, un spasme. Un cri de métal supplicié a déchiré le silence. La cabine a sursauté, nous projetant l'un vers l'autre avant de s'immobiliser dans un choc sourd. La lumière a vacillé, a grésillé, avant de se stabiliser sur une lueur ambrée, presque onirique, filtrée par la poussière des ans.

Le silence qui a suivi était plus violent que le bruit.

— On est bloqués, ai-je murmuré, ma propre voix me paraissant étrangère, voilée par une soudaine sécheresse de la gorge.

Gabriel n'a pas répondu tout de suite. Il a lentement tourné la tête vers moi. Dans cet espace clos, entre le quatrième et le cinquième, la réalité semblait s'être dissoute. Il n'y avait plus d'immeuble, plus de rue, plus d'édition de poésie ni de plans d'architecture. Il n'y avait que cette cage suspendue dans le vide.

— On est bloqués, a-t-il répété, sa voix de velours sombre vibrant jusque dans mon bassin.

Il a fait un pas. Un seul. Mais dans cet ascenseur, un pas suffit à abolir toute distance de sécurité. Il était là, devant moi. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de son corps, une fournaise contenue sous sa chemise de lin blanc dont il avait déboutonné le col. Ses yeux, d'un gris d'orage, ont plongé dans les miens avec une impudeur totale.

— Vous avez peur, Éléonore ?

Ce n'était pas une question. C'était un constat, ou peut-être une invitation. Mon prénom dans sa bouche sonnait comme une caresse rugueuse. Je savais ce qu'il voyait : ma respiration qui s'accélérait, le soulèvement irrégulier de ma poitrine sous le décolleté de ma blouse de soie, la perle de sueur qui commençait à naître à la naissance de mes cheveux.

— L'ascenseur est vieux, ai-je balbutié, tentant de raccrocher mon esprit à une logique rationnelle qui fuyait de toutes parts. Il finit toujours par repartir.

— Et s'il ne repartait pas ?

Il a levé une main. Lentement. Ses doigts ont effleuré le miroir juste à côté de mon visage. Le contraste entre le froid du verre et la chaleur de son corps qui m'encerclait me donnait le vertige. Je voyais dans les reflets infinis nos deux silhouettes se rapprocher, se confondre, un ballet de fantômes affamés.

— L'espace est petit, a-t-il continué d'une voix plus basse, presque un souffle contre ma tempe. On finit par manquer d'air. Ou par en vouloir trop.

Ses yeux sont descendus, avec une lenteur calculée, de mon regard à mes lèvres, puis plus bas, vers l'échancrure de mon chemisier, pour finir sur mes jambes nues, offertes par la brièveté de ma jupe. La tension électrique qui vibrait entre nous depuis des mois venait de se cristalliser. C'était une substance physique, épaisse, qui nous liait

l'un à l'autre.

L'impunité du lieu me frappait. Personne ne pouvait nous voir. Personne ne pouvait entrer. Nous étions dans un entre-deux, une faille temporelle où les règles sociales s'effritaient comme du vieux plâtre.

Je l'ai regardé, fixement. L'étincelle de défi dans mes yeux a rencontré la férocité contenue dans les siens. J'ai senti l'humidité poindre entre mes cuisses, une réponse animale à sa proximité, à son odeur, à la promesse de violence érotique qui émanait de sa carrure immobile.

— Qu'est-ce que vous attendez, Gabriel ? ai-je provoqué, ma voix n'étant plus qu'un fil de soie.

Un sourire imperceptible a étiré ses lèvres. Ce n'était pas un sourire gentil. C'était celui d'un prédateur qui réalise que sa proie a cessé de fuir pour mieux se jeter dans ses griffes. Sans un mot, il a réduit les derniers millimètres qui nous séparaient.

Le métal sous mes mains était froid, mais Gabriel était de feu. La Cage de Cuivre venait de se refermer sur nous, et pour la première fois de ma vie, je n'avais aucune envie d'en sortir.

Le silence dans la cabine n'était plus une absence de bruit, mais une matière épaisse, vibrante, qui pesait sur mes poumons. Gabriel ne m'a pas répondu tout de suite. Il a laissé ma provocation flotter dans l'air raréfié, l'infusant de son arrogance tranquille. Ses yeux, d'un gris d'orage, ont balayé mon visage avec une lenteur insultante, s'attardant sur le tremblement imperceptible de mes lèvres, avant de descendre vers le décolleté de ma robe de soie.

Puis, le mouvement a eu lieu. Brusque. Prédateur.

Sa main s'est abattue sur la paroi de cuivre, juste à côté de mon oreille, avec un claquement métallique qui a résonné dans ma colonne vertébrale. Son corps s'est plaqué contre le mien, m'écrasant contre le métal froid. Le contraste était foudroyant : le cuivre glaçait mon dos à travers le tissu fin, tandis que le torse de Gabriel dégageait une chaleur de fournaise.

— Ce que j'attends ? a-t-il murmuré, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd contre ma tempe. J'attends de voir jusqu'où tu es prête à sombrer pour un peu de vertige.

Ses doigts libres se sont glissés sous mon menton, m'obligeant à lever la tête. Son pouce a écrasé ma lèvre inférieure, l'écartant pour dévoiler l'humidité rose de ma bouche. J'ai senti son souffle, chargé d'un parfum de tabac froid et de bois de santal, envahir mes sens. Je ne respirais plus que lui. Ma main, traîtresse, est venue s'agripper à son revers de veste, cherchant un ancrage alors que mes genoux menaçaient de céder.

— Montrez-moi, ai-je haleté.

Il n'a pas eu besoin de se faire prier. Sa bouche a fondu sur la mienne, non pas avec tendresse, mais avec une faim dévastatrice. C'était un assaut. Ses dents ont mordu ma lèvre, sa langue a forcé le passage, explorant mon palais avec une autorité qui me fit gémir de soumission. Le baiser avait le goût du fer et du désir brut. Dans l'exiguïté de la cage, chaque son était amplifié : le glissement de nos vêtements, le claquement de nos langues, le rythme erratique de nos souffles qui s'entrechoquaient.

Ses mains ont commencé leur exploration. Elles étaient grandes, calleuses, habituées à commander, et elles ne demandaient aucune permission. L'une d'elles a glissé le long de mon flanc, marquant ma peau de sa chaleur à travers la soie, avant de s'enfouir sous l'ourlet de ma jupe. J'ai lâché un cri étouffé contre ses lèvres quand je sentis ses doigts remonter lentement le long de mes collants fins. Le bruit du nylon

qui crisse sous sa paume était d'une érotique insoutenable.

— Tu trembles, a-t-il constaté, brisant le baiser pour descendre son visage dans le creux de mon cou.

Ses lèvres brûlantes ont tracé un chemin de feu sur ma peau, tandis que ses dents mordillaient le lobe de mon oreille, m'arrachant un frisson qui me parcourut des épaules jusqu'à la pointe des pieds. Il savait exactement ce qu'il faisait. Il cherchait la faille, le point de rupture où la femme d'affaires civilisée s'effaçait devant la bête affamée.

— C'est l'ascenseur, ai-je menti, la voix brisée, alors que son nez fouillait l'odeur de ma chevelure, s'enivrant de mon excitation.

— menteuse, a-t-il grondé. C'est l'idée que personne ne peut t'entendre crier ici-haut. C'est l'idée que je pourrais te démonter contre ce cuivre et que personne ne viendrait te sauver.

Ses doigts ont atteint la dentelle de ma culotte, déjà trempée de mon impatience. Il a marqué une pause, laissant la tension monter jusqu'à l'insupportable, ses yeux fixés dans les miens pour jouir de ma détresse. Je pouvais sentir son érection massive, une barre de fer contre mon ventre, témoignant de sa propre perte de contrôle sous son vernis de domination.

D'un geste sec, il a écarté le tissu de soie. L'air frais de la cabine a frappé mon intimité exposée un bref instant avant que ses doigts n'entrent en contact avec ma chair brûlante et inondée. Le choc électrique me fit cambrer le dos, ma tête basculant en arrière contre la paroi. Je sentais le métal vibrer, ou peut-être était-ce seulement moi.

Ses doigts étaient experts, impitoyables. Il a trouvé mon clitoris avec une précision

chirurgicale, l'écrasant sous son pouce tandis que deux autres doigts s'enfonçaient profondément en moi, testant ma profondeur, ma chaleur, mon avidité.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

J'ai ouvert les yeux, les pupilles dilatées, ne voyant plus que lui. Son visage était tendu, ses traits durcis par une luxure sauvage. Il ne jouait plus. La cage de cuivre était devenue un autel de chair.

— Tu es si mouillée, murmura-t-il, un éclat de triomphe dans le regard. Tu en as tellement envie que ça coule sur mes doigts. Dis-le. Dis-moi ce que tu veux que je te fasse dans cette cage.

Je ne pouvais plus parler. Le plaisir montait en vagues violentes, chaque va-et-vient de ses doigts dans mon antre déclenchant des spasmes qui me faisaient griffer ses épaules. Je sentais l'odeur de notre sexe, une effluve musquée et primitive qui emplissait l'espace clos, se mêlant à l'odeur de l'huile de moteur et du métal chauffé.

Je voulais tout. Sa bouche, son sexe, sa violence, sa peau contre la mienne jusqu'à ce que nous ne formions plus qu'un seul amas de sueur et de cris. Ma main est descendue, fébrile, vers sa braguette, cherchant à libérer la bête qui me pressait, impatiente de sentir son épaisseur me déchirer et me combler enfin.

Le cuivre nous entourait, nous isolait du monde, témoin muet de notre chute. Et ce n'était que le début de l'ascension.

Mes doigts tremblaient, une maladresse fiévreuse m'animant alors que je luttais avec le métal de sa braguette. Le cliquetis de la fermeture éclair a résonné contre les parois de cuivre comme un coup de tonnerre dans notre silence haletant. Enfin, le tissu a cédé, s'ouvrant sur la promesse brutale de son anatomie. Il n'attendait que cela. Sa virilité a jailli, sombre et pulsante, une colonne de chair brûlante qui semblait défier

l'étroitesse de notre prison.

Je l'ai saisi à pleine main. La peau était d'une finesse de soie, tendue sur des veines saillantes qui battaient au rythme de son cœur, de mon cœur, du nôtre. Il était d'une chaleur effrayante, un tison prêt à consumer tout ce que j'étais. Une goutte de rosée séminale perlait déjà à son sommet, brillante comme une perle maudite sous le plafonnier faiblissant. Je l'ai étalée du pouce, massant le gland pourpre, et un grognement sourd, presque inhumain, a vibré dans sa poitrine contre mon oreille.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix étranglée.

Je relevai les yeux. Son visage était un masque de désir pur, les mâchoires contractées, les pupilles dilatées au point d'effacer l'iris. Il m'a saisie sous les cuisses, me soulevant avec une force qui me fit lâcher un cri étouffé. Mon dos a percuté la paroi de cuivre, froide, impitoyable, créant un choc thermique délicieux contre ma peau en sueur. Mes jambes se sont enroulées d'instinct autour de sa taille, m'ouvrant totalement à lui, m'offrant comme une bête sur un autel.

L'entrée de mon sexe, déjà noyée de mes propres humeurs, a rencontré la pointe de son membre. Le contact a provoqué une décharge électrique qui m'a fait cambrier l'échine jusqu'à la douleur. Il n'a pas attendu. D'un coup de reins souverain, il a forcé le passage.

Je me suis sentie me déchirer, m'élargir, m'emplir jusqu'à l'absurde. C'était une invasion, une colonisation de chaque fibre de mon être. Il était si gros, si dur, qu'il semblait atteindre le fond de mon âme. Un gémissement long et rauque s'est échappé de mes lèvres tandis que je sentais les parois de mon vagin se contracter désespérément autour de lui, essayant de digérer cette intrusion massive.

L'ascenseur a semblé osciller sous le choc de notre union. Il a commencé son va-et-vient, un rythme lent, cruel, méthodique. À chaque poussée, mes fesses

frappaient le cuivre avec un bruit mat, rythmant notre agonie de plaisir. Sa sueur coulait de son front pour venir s'écraser sur ma poitrine, des gouttes salées qui brillaient dans la pénombre.

— Tu es si serrée... putain... murmura-t-il entre ses dents serrées, son souffle court brûlant mon cou.

Il a accéléré. La tendresse avait quitté la cage. Il n'y avait plus que deux corps cherchant à s'anéantir. Je griffais ses trapèzes, mes ongles s'enfonçant dans sa chair, cherchant un ancrage alors que le monde tanguait. L'odeur s'intensifiait : le cuivre chauffé, le parfum de sa peau, et cette fragrance entêtante, musquée, de nos sexes qui s'entrechoquaient dans un bruit de succion humide et indécent.

Chaque coup de boutoir me propulsait plus haut. Je voyais des étoiles, des traînées de lumière derrière mes paupières closes. Ma tête basculait en arrière, heurtant le métal, mais je ne sentais rien d'autre que ce piston de chair qui me labourait, cherchant le point précis de ma perte. Ses mains, larges et calleuses, se sont posées sur mes hanches pour guider mes mouvements, m'imposant un tempo sauvage.

Je sentais le climax monter, une bête rugissante au creux de mon ventre. Les parois de mon antre tremblaient, des spasmes incontrôlables commençaient à mordre son membre, le pressant comme pour en extraire l'essence.

— Maintenant... donne-moi tout... suppliai-je dans un souffle, ma voix brisée.

Il a poussé un cri, un hurlement de victoire qui a fait vibrer les câbles de la cabine. Ses mouvements sont devenus frénétiques, une rafale de coups profonds qui me soulevaient du sol. Et soudain, l'explosion.

Mon orgasme m'a frappée avec la violence d'un accident. Tout est devenu blanc. Mes muscles se sont figés dans une crampe exquise, mon sexe se refermant par vagues

électriques sur lui. Au même instant, je l'ai senti se vider. Des jets de foutre brûlants ont inondé mon fond, une lave épaisse qui semblait me remplir au-delà de mes limites. Il a poussé une dernière fois, s'enfonçant jusqu'à la garde, son visage enfoui dans ma crinière, son corps secoué de tressaillements violents.

Le silence est retombé, lourd, seulement troublé par nos respirations erratiques. Nous étions soudés l'un à l'autre, suspendus entre deux étages, entre deux mondes. L'odeur du sexe et de la semence flottait, lourde, presque palpable dans l'air saturé d'humidité. Je sentais le liquide redescendre lentement le long de mes cuisses, une caresse chaude et visqueuse, témoignage de notre abandon.

Il a doucement laissé mes pieds regagner le sol de métal. Ses mains sont restées un instant sur mon visage, ses pouces essuyant mes larmes de plaisir. Dans ses yeux, je ne voyais plus l'étranger de l'entrée, mais le complice de ma chute.

Un sursaut mécanique nous a fait sursauter. Un gémissement de poulies, une vibration sourde sous nos pieds. L'ascenseur reprenait sa course. Le cuivre, notre témoin muet, recommençait à glisser le long des murs de béton.

La lumière du couloir du 5ème étage a filtré à travers les fentes des portes alors qu'elles s'ouvraient dans un sifflement pneumatique. La réalité revenait, froide et clinique. Mais alors que nous rajustions nos vêtements dans un silence pudique, l'odeur de lui, ancrée dans ma chair, me rappelait que dans cette cage, nous avions laissé une part de notre humanité pour devenir des dieux de sueur et de cuivre.

Le chapitre se refermait, mais l'ascension, la vraie, ne faisait que commencer.

# Chapitre 3

## Le Narcisse Déshabillé

L'ascenseur s'ébranle à nouveau, mais la physique du monde extérieur n'a plus aucune prise sur nous. Le chiffre 6 s'allume en rouge terne sur le cadran de cuivre, une ponctuation dérisoire dans le vide de notre silence. L'air dans cette cage de métal et de verre est devenu une matière dense, presque solide, saturée de l'odeur de nos corps qui viennent de se heurter. C'est un parfum de musc, de sueur sucrée et de cet effluve métallique, froid, qui caractérise les vieilles mécaniques.

Je sens mon cœur cogner contre mes côtes, un métronome affolé. Le dos contre la paroi tapissée de miroirs, je suis prise au piège d'une perspective infinie. Partout où je pose les yeux, je vois Éléonore. Une Éléonore que je ne connais pas. Mes cheveux, d'ordinaire si sagement lissés pour mes comités de lecture, s'échappent en mèches rebelles, collées à mes tempes par l'humidité de l'effort. Mes lèvres sont gonflées, mordues, d'un rouge carmin qui jure avec la pâleur diaphane de mon teint.

Et puis, il y a lui. Gabriel.

Il se tient à quelques centimètres, ne cherchant pas à rompre cette proximité indécente. Dans le reflet du miroir principal, celui qui nous fait face, son regard d'acier est une brûlure. Il ne me regarde pas directement ; il observe mon image, me forçant à devenir le spectateur de ma propre déchéance. Ses mains callosités, les mains de l'architecte qui bâtit des mondes, pendent le long de son corps, mais je vois encore le tremblement infime de ses doigts.

La chaleur remonte. Elle ne nous a jamais quittés, en réalité. Elle a simplement muté, passant de l'explosion physique à une tension psychologique plus cruelle encore. Je

baisse les yeux sur ma tenue. Ma minijupe noire, cette pièce de tissu provocante que j'avais choisie comme un défi lancé à ma propre timidité, est remontée très haut sur mes hanches. Elle n'est plus qu'une bande de tissu inutile, révélant la naissance de mes cuisses, encore rosies par la pression de ses doigts.

Je sens le froid du miroir contre mes fesses nues, et ce contraste avec la fournaise qui couve entre mes jambes me tire un frisson que je ne peux dissimuler.

Je décide alors d'entrer dans son jeu. S'il veut regarder, il verra tout.

D'un geste d'une lenteur calculée, presque liturgique, je porte mes mains à la taille de ma jupe. Je sens son regard s'intensifier, devenir un poids physique sur ma peau. Je ne le regarde pas, je fixe mon propre reflet, ce Narcisse moderne qui s'apprête à se noyer dans son propre désir. Mes doigts s'insinuent sous le tissu, effleurant la dentelle de mes bas, là où la chair est la plus tendre, la plus sensible.

— Tu aimes ce que tu vois, Gabriel ? ma voix n'est qu'un souffle, un froissement de soie dans le silence oppressant de la cabine.

Il ne répond pas, mais sa mâchoire se contracte. Dans le miroir, je vois ses yeux descendre vers mes doigts qui travaillent maintenant à réajuster la jupe, mais avec une telle lenteur que le geste devient une caresse érotique. Je fais glisser le tissu sur mes hanches, millimètre par millimètre, sentant la friction du textile contre mon intimité encore humide. Je suis consciente de l'éclat de ma propre peau dans cette lumière artificielle et crue, du contraste entre la noirceur de ma jupe et la blancheur laiteuse de mon ventre.

Je m'observe en train de le séduire, et cette mise en abyme me procure un plaisir vertigineux. Je vois le bout de mes seins pointer avec arrogance sous le tissu fin de mon chemisier, dont deux boutons ont sauté dans la bataille. L'un d'eux pend à un fil, oscillant au rythme des vibrations de l'ascenseur.

Je lève une main vers mon cou, faisant glisser mes doigts le long de ma gorge, là où ma veine jugulaire bat la chamade. Je remonte jusqu'à mon lobe d'oreille, le triturant doucement, tout en continuant, de l'autre main, à lisser ma jupe sur mes cuisses. Le mouvement fait remonter le tissu à nouveau, dévoilant le haut de mes bas de soie, le fin ruban de silicone qui mord ma chair.

L'espace est si étroit que je perçois sa respiration s'accélérer. Elle devient un sifflement régulier, une bête tapie dans l'ombre du 8ème étage qui attend son heure. Je me cambre légèrement, offrant ma silhouette à la multiplicité des miroirs. Je suis partout. Devant lui, derrière lui, sur ses flancs. Une armée d'Éléonore s'offrant à une armée de Gabriel.

Je glisse une main derrière ma tête, relevant mes cheveux pour dégager ma nuque trempée de sueur. C'est un geste d'une impudeur totale, une reddition. Je vois dans le miroir le reflet de son érection qui tend le tissu de son pantalon, une saillie brutale, magnifique, qui témoigne de son incapacité à rester de marbre face à mon manège.

— Regarde-moi, murmuré-je en ancrant enfin mes yeux dans les siens, via la surface argentée. Regarde ce que tu me fais.

Ma main descend plus bas, quittant ma taille pour se poser sur le galbe de ma cuisse. Mes doigts s'écartent, s'enfoncent légèrement dans la chair souple. Je sens la moiteur qui imprègne encore l'intérieur de mes jambes, ce vestige visqueux de notre union précédente qui s'étire en fils invisibles. Je ne cache rien. Je suis la poésie que je publie d'ordinaire : crue, sans artifice, exposée à vif.

Le 7ème étage passe. Un tintement discret retentit, mais il nous semble être le glas d'un monde lointain. Ici, dans cette boîte de verre, le temps s'est dilaté. Chaque pore de ma peau semble respirer à l'unisson avec la machine. Je vois Gabriel faire un pas vers moi. Un seul. Sa présence écrase l'espace restant. Son odeur de mâle, de cuir et

de désir m'enveloppe comme une seconde peau.

Il lève une main callouse, non pas vers moi, mais vers le miroir face à nous. Il pose ses doigts sur mon image, à l'endroit exact où se trouve mon sexe, caressant le verre froid comme s'il s'agissait de ma chair. Le décalage entre le froid de la vitre et la brûlure de son regard me fait vaciller. Je ferme les yeux un instant, savourant cette profanation visuelle.

— Tu es magnifique quand tu te regardes pécher, Éléonore, dit-il d'une voix rauque, une voix qui semble venir des profondeurs de la terre.

Je rouvre les paupières. Il est là, juste derrière moi maintenant, son souffle chaud dans mon cou, tandis que dans le miroir, sa main sur le verre semble m'ouvrir en deux. La tension est à son comble, une corde de violon prête à rompre sous l'archet d'un virtuose fou. L'ascenseur ralentit. Le 8ème étage approche, mais nous savons tous deux que les portes ne s'ouvriront pas sur un appartement, mais sur un nouvel abîme.

L'ascenseur s'immobilise dans un tressaillement métallique qui résonne jusque dans la plante de mes pieds. Le silence qui suit est plus lourd que le mouvement, une chape de plomb saturée d'électricité statique. Les portes ne s'ouvrent pas. Nous sommes suspendus entre deux mondes, dans ce cube d'or et de miroirs qui devient notre confessionnal et notre arène.

Le souffle de Gabriel est une caresse brûlante contre le lobe de mon oreille. Je sens la rudesse de sa barbe naissante piquer ma peau sensible, un frottement délicieux qui m'arrache un frisson irréprensible. Ses doigts quittent enfin le verre froid pour venir se loger dans la courbure de ma taille. Ses mains sont immenses, possessives. Elles enserrent mes hanches avec une force qui dit tout de sa retenue qui s'effrite.

— Regarde-moi, Éléonore, ordonne-t-il, sa voix vibrant contre ma nuque comme un grondement d'orage. Ne quitte pas tes yeux des miens dans ce miroir.

Je m'exécute, prisonnière de son reflet. Je vois mes propres pupilles dilatées par l'adrénaline et le désir, transformant mes iris en deux puits d'encre sombre. Derrière moi, il est une ombre massive, prédatrice. Ses mains glissent lentement vers l'avant, remontant sur mon ventre, et je sens le cuir de ses gants — qu'il n'a pas retirés — grincer contre la soie fine de ma robe. Ce contraste entre la texture animale, froide, et la chaleur qui émane de mon corps me fait cambrer l'échine.

Il dénoue la fine ceinture de ma tenue d'un geste sec. Le tissu se relâche, s'ouvre légèrement, révélant la nacre de ma peau. Ses doigts gantés s'insinuent dans l'échancrure, frôlant la naissance de mes seins. Ma respiration devient un hachis de soupirs. Je vois dans le miroir ses mains noires d'ébène contraster violemment avec la pâleur de mon buste. C'est une profanation, une œuvre d'art obscène que nous composons à deux.

— Tu trembles, murmure-t-il. Est-ce la peur ou l'impatience ?

— Les deux, Gabriel. Ne t'arrête pas.

Il ne répond pas par des mots. Il appuie son bassin contre mes fesses, et je sens, à travers l'épaisseur de son pantalon de costume, la barre de fer de son érection. C'est une promesse de violence et de plaisir qui me fait monter une moiteur soudaine entre les cuisses. Il attrape le col de ma robe et, d'un mouvement lent, délibéré, il le tire vers le bas, dénudant mes épaules, puis mes seins. Mes tétons, déjà pointés, durcis par le froid de la cabine et le feu de son regard, s'offrent au reflet.

Il lâche un grognement sourd, un son purement animal qui me fait vibrer jusqu'aux os. Ses mains quittent mes hanches pour venir empoigner mes seins. Le cuir noir écrase ma chair blanche, les coutures des gants irritant mes mamelons avec une précision chirurgicale. Je rejette la tête en arrière, venant frapper son épaule solide. Je ferme les yeux, mais il me rappelle à l'ordre d'une morsure brève sur le tendon de

mon cou.

— Regarde, Éléonore. Regarde ce que je te fais.

Ses mains descendent plus bas, suivant la ligne de mes côtes, s'attardant sur le creux de mes reins avant de plonger sous la soie de ma culotte. Le contact est électrique. Ses doigts gantés rencontrent ma toison, puis la fente déjà inondée de ma vulve. Je pousse un cri étouffé, mon corps se liquéfiant littéralement sous sa pression. Le cuir imbibé de mon jus s'insinue entre mes lèvres, cherchant le bouton de chair qui palpite furieusement.

Il me travaille avec une lenteur cruelle, faisant des cercles autour de mon clitoris, pressant juste assez pour me faire gémir, mais pas assez pour m'offrir l'orgasme que je réclame en silence. Dans le miroir, je nous vois : une femme défaite, la robe tombant en cascade sur ses bras, les seins offerts et rougis par les caresses, et cet homme en costume sombre, impeccable, qui me possède par l'arrière avec une autorité absolue.

Je sens son autre main glisser dans mon dos, ses doigts s'enfonçant dans ma chair, me maintenant fermement contre lui. Il descend sa tête, sa langue venant tracer une ligne de feu de mon épaule jusqu'à la racine de mes cheveux. L'odeur de son parfum mêlée à celle de ma propre excitation crée une atmosphère suffocante, un musc enivrant qui brouille mes sens.

— Tu es si mouillée, Éléonore... On pourrait s'y noyer, dit-il en enfonçant brusquement deux doigts en moi.

Le choc me fait perdre pied. Mes genoux fléchissent, mais il me retient, me soulevant presque par le sexe. Le cuir à l'intérieur de moi est une sensation indescriptible, à la fois étrangère et terriblement excitante. Il bouge ses doigts avec une cadence métronomique, fouillant mes profondeurs, explorant chaque repli, chaque recoin de mon intimité pendant que son pouce continue son carnage sur mon clitoris.

Je suis une harpe entre ses mains, chaque nerf tendu jusqu'à la rupture. Ma tête tourne. Le miroir n'est plus qu'un kaléidoscope de peau, de cuir et d'or. La sueur commence à perler sur mon front, glissant entre mes seins. L'ascenseur semble vibrer au rythme de mes pulsations cardiaques, une machine vivante participant à notre débauche.

— Gabriel... je t'en prie...

— Pas encore, souffle-t-il, ses dents frôlant mon oreille. Je veux que tu sentes chaque millimètre de ton envie. Je veux que tu sois vide de tout, sauf de moi.

Il retire ses doigts d'un coup sec, me laissant béante et affamée. Le vide est une agonie. Je me tourne vers lui, mes mains griffant le tissu de sa veste, cherchant sa bouche, cherchant le contact de sa peau nue. Ses yeux sont deux brasiers sombres, dénués de toute pitié. Il me saisit par la mâchoire, m'obligeant à lever le visage vers lui.

Ses gants sont maintenant luisants de mes fluides, brillant sous la lumière crue du plafonnier. Sans me quitter des yeux, il porte un de ses doigts à ses lèvres et le lèche avec une lenteur provocante, savourant mon goût comme un vin rare. Le geste est d'une obscénité totale, une revendication de territoire qui me fait vaciller.

L'ascenseur émet un signal sonore, une cloche lointaine, mais les portes restent closes. Nous ne sommes plus au 8ème étage. Nous sommes ailleurs, dans un espace-temps où seule la chair a droit de cité. Il commence à défaire sa ceinture, le cliquetis du métal brisant le silence lourd. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau en cage. Le vrai gouffre s'ouvre enfin sous nos pas.

Le cliquetis du métal contre le cuir est un coup de tonnerre dans l'étroitesse de la cabine. Je regarde ses mains, ces mains qui m'ont explorée avec une précision

chirurgicale, s'affairer désormais à sa propre mise à nu. Sa braguette cède avec un sifflement de dents d'acier, libérant sa virilité qui jaillit, superbe et impérieuse, une colonne de chair sombre et palpitante qui semble défier l'étouffement de ce cube de métal.

L'air est devenu un fluide épais, saturé de l'odeur de mon excitation et du parfum musqué de son corps. Gabriel ne dit rien, mais son souffle est court, une scie qui découpe le silence. Il me saisit par les hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme s'il voulait y laisser l'empreinte indélébile de sa possession. D'un mouvement brusque, il me retourne face au miroir.

Le choc du verre froid contre mes seins nus m'arrache un cri étouffé. Mes paumes s'écrasent contre la surface réfléchée, cherchant un appui tandis que mon propre regard me fustige. Je vois tout : mes pupilles dilatées par la terreur et l'envie, l'arc de mes reins tendu à rompre, et derrière moi, la silhouette massive de Gabriel, ce prédateur en costume qui s'apprête à me dévorer.

— Regarde-toi, Éléonore, murmure-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant mon lobe. Regarde comme tu m'appelles.

Il n'attend pas de réponse. Il écarte mes jambes d'un coup de genou autoritaire. Je sens la pointe de son sexe, brûlante, humide de mon propre désir qu'il a récolté sur ses gants, venir frotter l'entrée de mon antre. Le contraste est une torture délicieuse : la glace du miroir devant, le brasier de sa verge derrière. Puis, sans aucune douceur, il s'enfonce.

Une déferlante me traverse, une lame de fond qui ravage tout sur son passage. Il entre en moi avec une violence sourde, une pénétration totale qui semble vouloir atteindre mon âme par le bas. Mes ongles crissent sur le miroir, y laissant des traînées de buée et de sueur. Je ne suis plus qu'une fente ouverte, un réceptacle pour sa fureur.

Le rythme s'installe, sauvage, dénué de toute courtoisie. À chaque coup de boutoir, mon corps s'écrase davantage contre la paroi de verre. Le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent — ce claquement humide et rythmique — résonne dans la cabine comme une incantation païenne. Je vois dans le miroir le va-et-vient de sa verge qui disparaît en moi pour mieux réapparaître, luisante, avant de replonger dans l'abîme. C'est une vision d'une obscénité magnifique, un spectacle dont je suis à la fois l'actrice et la spectatrice voyeuse.

— Tu es si serrée... grogne-t-il, sa voix se muant en un râle animal. Tu m'étouffes, Éléonore.

Sa main quitte ma hanche pour venir s'enrouler autour de ma gorge, sans serrer, juste pour m'obliger à rejeter la tête en arrière contre son épaule. Je vois nos visages dans le reflet : le mien, décomposé par l'extase, la bouche béante sur des gémissements que je ne reconnais plus ; le sien, un masque de concentration brutale, les mâchoires contractées, les yeux clos sur une jouissance qu'il ne peut plus feindre de dominer.

Je sens la chaleur monter, une lave incandescente qui part de mon ventre et irradie jusqu'à mes orteils. Ma paroi vaginale se contracte frénétiquement autour de lui, un spasme de famine qui l'implore de finir son œuvre. Il accélère encore, ses mouvements deviennent des saccades électriques. L'odeur du sexe, du cuir et de la sueur m'enivre, me fait perdre toute notion de qui je suis. Je ne suis plus Éléonore, je suis une bête en rut, une blessure ouverte qui réclame son sel.

Le climax me foudroie alors que je vois, dans le miroir, Gabriel se cambrer. Un cri de déchirure s'échappe de ma gorge, étouffé par le verre sur lequel je plaque mon visage. Je sens son foutre jaillir en moi, des jets brûlants qui semblent me remplir jusqu'au cœur, une inondation interne qui me fait vaciller. Mes jambes se dérober. Au même instant, il lâche une plainte sourde, son corps secoué par des tremblements sismiques, s'enfonçant une dernière fois au plus profond, là où la douleur et le plaisir ne font plus qu'un.

Nous restons ainsi de longues secondes, soudés par les fluides et l'épuisement, deux naufragés accrochés à l'épave de leur dignité. Mon souffle revient par petites bouffées erratiques, marquant de buée le Narcisse déchu du miroir. Gabriel se retire lentement, un bruit de succion humide marquant la fin de l'union. Je glisse le long de la paroi, mes genoux rencontrant le tapis épais de l'ascenseur, mes mains encore collées au verre.

Le signal sonore retentit à nouveau. Cette fois, les portes s'ouvrent sur le silence feutré du couloir du 12ème étage. La lumière du couloir, tamisée et élégante, nous agresse. Gabriel, avec un calme qui me glace le sang, remonte son pantalon, ajuste sa ceinture et referme sa veste. En un instant, le prédateur a retrouvé son armure de soie et de laine.

Il se penche vers moi, ses mains gantées — encore tachées de nous — m'aidant à me redresser avec une courtoisie révoltante. Il lisse une mèche de mes cheveux, son regard redevenu d'une neutralité absolue, à l'exception de cette petite étincelle de triomphe au fond de ses pupilles.

— Nous sommes arrivés, Éléonore, dit-il d'une voix parfaitement posée. Tâchez de ne pas laisser vos émotions froisser votre robe. Le dîner va commencer.

Il sort de la cabine d'un pas assuré, me laissant seule face à mon reflet dans le miroir brumeux, le corps encore vibrant de son invasion, le ventre lourd de son sémence qui commence déjà à couler le long de mes cuisses, comme une preuve liquide de ma capitulation. Le gouffre est derrière moi, mais je sais, en ajustant le tissu de ma tenue, que je n'en sortirai jamais tout à fait.

Le chapitre de la pudeur est clos. Celui de la dévastation ne fait que commencer.

# Chapitre 4

## Trente Minutes d'Oxygène

Le silence qui a suivi le craquement métallique de l'ascenseur n'était pas un vide, mais une substance lourde, presque liquide, qui s'est refermée sur nous. Entre le quatrième et le cinquième étage, la vieille cage haussmannienne a eu un hoquet, une plainte de ferraille épuisée, avant de s'immobiliser dans un tressaillement qui a envoyé mon corps percuter le sien.

Une seconde de contact total. Son torse contre mon épaule, l'odeur de son sillage — un mélange de tabac froid, de cèdre et de quelque chose de plus organique, de plus violent. Puis, le silence. Absolu.

Je sens mon cœur cogner contre mes côtes comme un oiseau pris au piège. Dans cette boîte de deux mètres carrés tapissée de miroirs, chaque reflet de nous deux se multiplie à l'infini, créant une galerie de spectres immobiles. Je vois mille Éléonore aux yeux dilatés, mille minijupes de cuir noir remontées trop haut sur mes cuisses, et mille Gabriel, cet architecte dont le calme m'insulte autant qu'il m'excite.

— L'alimentation a sauté, dit-il. Sa voix est basse, monocorde, dépourvue de l'urgence que je m'attendais à entendre.

Il ne me regarde pas. Ses yeux d'acier sont fixés sur le panneau de commande éteint. Ses mains, ces mains d'artisan aux jointures saillantes et à la peau tannée par le grand air des chantiers, pendent le long de son corps. Je fixe ses doigts. Je les imagine sur ma peau, brisant la retenue que j'affiche comme un bouclier de papier.

— On ne va pas rester ici éternellement, n'est-ce pas ? Ma propre voix me semble

étrangère, trop haut perchée, trahissant la décharge d'adrénaline qui irradie dans mon bas-ventre.

Il tourne lentement la tête vers moi. Le miroir derrière lui renvoie l'image de son profil tranchant.

— L'air va devenir rare, Éléonore. Le volume est réduit. Nous ferions mieux d'économiser nos mouvements. Et notre oxygène.

Il y a une promesse sombre dans sa manière de prononcer mon prénom. Un défi. La chaleur monte, non pas celle du chauffage, mais celle de nos pores qui commencent à s'ouvrir. L'étroitesse de la cabine transforme chaque respiration en un vol d'intimité. J'inspire ce qu'il expire. C'est une pénétration invisible, moléculaire.

L'espace est si restreint que je sens la radiation thermique de son corps. La soie de ma chemise me semble soudain abrasive contre mes tétons qui pointent, traîtres, sous l'effet de la peur... ou de cette tension érotique qui sature l'air comme un orage imminent.

— Asseyez-vous, ordonne-t-il doucement.

Je n'obéis pas tout de suite. Je le regarde s'exécuter. Il se laisse glisser contre la paroi miroitante, ses jambes interminables se repliant avec une grâce animale. Son pantalon de costume craque légèrement. Dans le reflet du sol, je vois l'ombre de son sexe, une masse imposante que le tissu ne parvient pas tout à fait à domestiquer.

Je finis par l'imiter, mon dos glissant contre la vitre froide à l'opposé du sien. Mais l'ascenseur est si petit que nos pieds se frôlent. Je ramène mes genoux contre ma poitrine, une posture de protection dérisoire qui ne fait qu'offrir à son regard la naissance de ma culotte de dentelle, un secret blanc entre mes cuisses nues.

Nous sommes dos à dos, séparés par un vide de quelques centimètres, mais connectés par la vibration du métal et l'humidité qui commence à perler sur nos fronts. Je sens la chaleur de son dos à travers le mien. C'est un contact brûlant, une ligne de feu qui descend le long de ma colonne vertébrale.

— Vous tremblez, murmure-t-il.

Je ne sais pas s'il l'entend ou s'il le sent à travers la paroi, mais il a raison. Mon corps est en révolte. L'odeur de mon propre désir, cette fragrance musquée et sucrée, commence à se mêler à l'air raréfié. Je ferme les yeux, visualisant les miroirs qui nous entourent, capturant chaque parcelle de notre déchéance sociale. Ici, il n'y a plus d'éditrice, plus d'architecte. Il n'y a que deux prédateurs enfermés dans une cage de verre.

— J'ai chaud, je souffle, mes doigts tirant machinalement sur le col de mon chemisier pour libérer ma gorge.

— C'est l'oxygène qui manque, répond-il d'une voix qui a perdu sa neutralité pour devenir une caresse rauque. Ou c'est autre chose. Quelque chose que vous retenez depuis trop longtemps, Éléonore.

Je sens son mouvement avant de le voir. Il pivote. La friction de ses vêtements contre le sol est un son d'une érotisation insupportable dans ce silence de tombeau. Il se met face à moi, ses genoux encadrant les miens. L'étau se resserre. Ses mains callosités se posent sur le sol, de chaque côté de mes hanches, l'emprisonnant sans me toucher.

Ses yeux d'acier plongent dans les miens, et pour la première fois, je ne vois plus l'homme civilisé du 8ème étage. Je vois le besoin. Je vois la faim. L'air est devenu une mélasse brûlante. Chaque inspiration est un effort, chaque battement de cil une provocation.

— Regardez-nous, dit-il en désignant les miroirs infinis. Il n'y a nulle part où fuir. Pas même votre propre regard.

Il avance son visage du mien, si près que je sens son souffle humide sur mes lèvres. Une goutte de sueur glisse de sa tempe pour s'écraser sur ma cuisse nue, une marque de propriété liquide qui me fait tressaillir jusqu'aux entrailles. Ma résistance s'effondre. Je ne veux plus d'air. Je veux sa bouche. Je veux qu'il consume le peu de vie qui reste dans cette boîte métallique.

Cette goutte de sueur, cette perle de sel qui vient de s'écraser sur ma peau, est le détonateur. Le bruit du choc, pourtant inaudible, résonne dans mon crâne comme un coup de tonnerre. Je baisse les yeux sur ma cuisse, là où l'humidité trace un sillage brillant sur mon épiderme fiévreux. C'est le signal de ma reddition.

Je lève une main tremblante, mes doigts effleurent d'abord l'air saturé d'électricité avant de trouver le grain de sa peau, juste au-dessus de sa pommette. Il est brûlant. Sa mâchoire se contracte sous mon toucher, un muscle saille, dur comme la pierre. Dans les reflets infinis des miroirs, je vois mille versions de nous, un kaléidoscope d'agonie et de désir, une armée d'ombres qui attendent l'étincelle.

— On va mourir étouffés, je murmure, ma voix n'étant plus qu'un froissement de soie déchirée.

— Alors autant ne plus gaspiller un seul atome d'air pour parler, répond-il dans un souffle rauque.

Ses mains quittent le sol. Elles glissent avec une lenteur de prédateur le long de mes jambes, remontant sous l'ourlet de ma robe de soie qui ne sert plus à rien, sinon à souligner l'urgence de ma nudité. Ses paumes sont rudes, calleuses, une topographie de travail et de force qui contraste violemment avec la douceur de ma chair. Quand ses pouces viennent presser l'intérieur de mes cuisses, là où la peau est la plus fine, la

plus réactive, je lâche un gémissement qui se perd dans sa bouche.

Il m'embrasse. Ce n'est pas un baiser de cinéma, poli et chorégraphié. C'est un rapt. C'est une collision de deux désespoirs. Ses lèvres sont sèches, avides, son goût est un mélange de café froid, de tabac lointain et de cette saveur métallique propre à l'adrénaline. Sa langue force le passage, envahit mon espace, s'enroule autour de la mienne avec une autorité qui me brise les reins. Je me griffe à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa chemise de luxe jusqu'à sentir le relief de ses muscles en dessous.

L'oxygène manque cruellement. Mon cerveau envoie des signaux d'alerte, mais mon sexe hurle plus fort. Le sang quitte mes poumons pour s'accumuler entre mes jambes, une pulsation lourde, humide, qui réclame son dû.

Il se détache de mes lèvres de quelques millimètres seulement, ses yeux d'acier désormais noirs, dilatés par le manque d'air et l'excès de pulsion. Il attrape le col de ma robe et, d'un coup sec, dégage mes épaules. Le tissu glisse, révélant mes seins qui pointent, durcis par le froid de la climatisation morte et la chaleur de son regard.

— Vous êtes si belle dans cette agonie, grogne-t-il.

Ses mains larges, massives, viennent enserrer ma gorge. Pas pour m'étouffer — l'ascenseur s'en charge déjà — mais pour ancrer ma tête, pour me posséder totalement. Son pouce remonte mon menton, m'obligeant à regarder notre image dans le miroir latéral. Je vois l'homme du 8ème étage, celui que je craignais, celui que je fantasmais, les manches retroussées, les veines du cou saillantes, dominant une femme dont il ne reste que le désir brut, les yeux révulsés de plaisir.

Il descend sa tête, sa barbe naissante frotte le creux de mon cou, m'arrachant un frisson qui me parcourt comme une décharge. Ses dents cherchent ma peau, mordillent mon épaule, puis son souffle brûlant vient mourir sur mon mamelon. Je

sens sa langue, rugueuse, passer sur l'aréole avant d'aspirer la pointe charnue. Je bascule la tête en arrière, mon crâne heurte la paroi froide, mais je ne sens rien d'autre que l'explosion de nerfs qui part de ma poitrine pour irradier dans tout mon bassin.

— S'il vous plaît... je balbutie, sans savoir ce que je demande.

— Tout, il répond. Je vais tout prendre.

Il me soulage du poids de ma culotte en un geste précis, presque chirurgical. Mes jambes s'ouvrent d'elles-mêmes, m'offrant totalement à lui. L'air est si rare que chaque mouvement nous coûte une minute de vie, mais la dépense en vaut la peine. Je sens ses doigts explorer mon intimité, déjà inondée de moi-même. Il s'enfonce dans ma moiteur, cherchant le point de rupture, ce petit bouton de chair qui concentre toute ma détresse et mon extase.

Ses doigts sont habiles, impitoyables. Il me travaille avec une cadence métronomique, me faisant cambrer le dos jusqu'à ce que mes fesses décollent du sol. Le bruit de nos respirations hachées se mêle au son mouillé de ses caresses. C'est obscène. C'est magnifique. Dans le miroir, je vois sa main disparaître entre mes jambes, le mouvement de son poignet, la façon dont il me dévore des yeux pendant qu'il me fait perdre la raison.

— Regardez, ordonne-t-il. Regardez comment vous réagissez à moi.

Je regarde. Je vois mes cuisses trembler, je vois ma propre main chercher sa braguette, l'urgence de sentir sa dureté contre ma paume. Mes doigts fébriles défont son bouton, descendent la fermeture éclair dans un crissement qui semble déchirer le silence de la cage d'acier. Il est là, fier, brûlant, une colonne de vie pulsante au milieu de ce tombeau.

Je l'empoigne, ma main se refermant sur lui comme si ma survie en dépendait. Sa tête

bascule en arrière, un juron s'échappe de ses lèvres. L'animalité a gagné. Il n'y a plus de directeur, plus de subordonnée, plus de règles sociales. Il n'y a que deux corps qui cherchent à s'imbriquer avant que le noir ne devienne définitif.

Il se redresse légèrement sur ses genoux, ses mains saisissant mes hanches pour me tirer vers lui. Le contact de son sexe contre mon entrée me fait hurler silencieusement. La chaleur est insoutenable. La sueur coule maintenant en ruisseaux sur nos bustes collés, créant un film glissant, une huile humaine qui facilite nos frictions.

Il ne pénètre pas encore. Il se frotte, il me nargue, il appuie sa pointe contre mon clitoris gorgé de sang, me faisant gémir des suppliques incohérentes.

— Vous le voulez ? murmure-t-il, sa voix vibrant contre mon oreille. Vous voulez que ce soit la dernière chose que vous sentiez ?

— Oui... Oh mon Dieu, oui...

Mes jambes s'enroulent autour de sa taille, mes talons s'enfoncent dans ses reins. Je me suspends à lui, mon visage enfoui dans son cou, respirant l'odeur de sa peau, de son mâle, de notre fin imminente. L'étau se resserre. Le monde se réduit à cet entrejambe qui brûle, à ce manque d'air qui nous rend fous, et à cette imminence de l'impact.

Je sens le bout de son gland, large et brûlant, qui force l'entrée de mon sexe, s'attardant sur ce seuil où la pudeur achève de se consumer. La pression est insoutenable, une promesse de plénitude qui me fait cambrer le dos jusqu'à la douleur. L'air manque cruellement. Mes poumons brûlent d'un feu froid, tandis que mon entrejambe est un brasier. Je cherche son souffle, je cherche sa bouche, mes lèvres s'écrasant contre les siennes pour y puiser les derniers atomes d'oxygène qu'il lui reste.

Puis, d'un coup de reins sec, brutal, il abolit la distance.

Je pousse un cri qui s'étouffe dans sa gorge. Il est en moi. Entièrement. La sensation est sismique. Je sens chaque millimètre de sa verge, tendue comme un arc, qui écarte mes parois, qui cherche mon col, qui prend possession de mon espace intérieur avec une autorité sauvage. La douleur initiale s'évapore instantanément, transmutée en un plaisir si pur, si dense, qu'il m'en donne le vertige. Je suis empalée, clouée à lui, ancrée dans la réalité brute du muscle et du sang alors que le monde autour de nous s'effiloche.

— Regardez-moi, grogne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle animal.

J'ouvre les yeux. Ses pupilles sont dilatées, sombres comme des abîmes, le reflet d'une agonie exquise. Il commence à bouger. Lentement d'abord. Un va-et-vient torturant de précision. Il se retire presque intégralement, me laissant vide et grelottante de manque, avant de s'enfoncer à nouveau d'un coup de boutoir qui me soulève du sol.

Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent remplit la petite pièce. C'est un son mouillé, rythmique, obscène. La sueur qui nous recouvre agit comme un lubrifiant naturel, faisant glisser ma poitrine contre son torse velu, créant une succion à chaque mouvement. Je sens l'humidité de ma propre jouissance, ma cyprine mêlée à sa sueur, couler le long de mes cuisses, une preuve fluide de ma reddition totale.

— Plus vite... je t'en supplie... plus fort...

L'usage du "tu" m'échappe, une chute finale dans l'abîme de l'intimité. Il répond par une accélération sauvage. Il ne me ménage plus. Ses mains descendent de mes hanches pour s'écraser contre mes fesses, pétrissant la chair, m'attirant encore plus profondément sur lui à chaque impact. Je sens son sexe gonfler encore en moi, pulsant contre mes parois qui se contractent désespérément pour le retenir.

Chaque coup de rein est une détonation. Ma tête bascule en arrière, mes cheveux balayant le sol poussiéreux. Je ne vois plus que des taches de lumière danser derrière mes paupières. L'hypoxie commence à altérer mes sens ; le plaisir devient une substance solide, une lave épaisse qui envahit mes veines. Je griffe ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans sa peau moite, cherchant une prise, une ancre, n'importe quoi pour ne pas sombrer.

Il gémit, un son profond qui vibre jusque dans mon propre bassin. Je sens le moment où il perd le contrôle. Ses mouvements deviennent erratiques, saccadés. Il me martèle avec une fureur de condamné, cherchant dans mon corps l'exutoire à sa propre fin. La chaleur monte, une onde de choc qui part de mon clitoris, désormais broyé entre nos deux pubis, et qui irradie jusqu'au bout de mes doigts.

— Je vais... je vais... halète-t-il.

— Maintenant ! hurlais-je, ma voix brisée. Viens en moi ! Tue-moi avec ça !

Le spasme arrive, apocalyptique. Ma vulve se contracte violemment, comme un poing qui se referme sur lui, le trayant avec une force incroyable. Je sens le jet brûlant de son foutre heurter mon col, une série de décharges électriques qui me font hurler à pleins poumons, même s'il n'y a plus d'air pour porter le son. Je vacille, mon corps secoué de tremblements incontrôlables, mes muscles tétanisés dans l'orgasme le plus violent de mon existence. C'est une explosion de blanc, un anéantissement de l'être.

Lui s'effondre contre moi, son visage enfoui dans le creux de mon épaule, son souffle court et brûlant marquant ma peau. Il continue de pulser à l'intérieur de moi, de longs jets spasmodiques qui m'inondent, scellant notre union dans ce tombeau de métal.

Nous restons ainsi, emboîtés, soudés par la sueur et le sperme qui commence à refroidir. Le silence revient, plus lourd que jamais. Seul le bruit de nos cœurs, battant

à l'unisson comme deux horloges détraquées, rompt la quiétude funèbre de la pièce.

Je caresse machinalement ses cheveux trempés, mes doigts engourdis. L'air est presque épuisé. Chaque inspiration est un effort conscient, une lutte. Mais alors que mes yeux se ferment lentement, une étrange paix m'envahit. La peur a disparu, lavée par l'excès de vie que nous venons de brûler.

S'il s'agit des dernières minutes, elles n'ont pas l'odeur de la poussière et de l'oubli. Elles ont le goût du sel, de la peau chauffée et de l'homme. Je me blottis contre lui, sentant sa verge s'assouplir lentement au creux de mon sexe encore palpitant. Le noir se fait plus dense autour de nous. La dernière bouffée d'oxygène est une caresse glacée au fond de ma gorge. Je souris dans l'obscurité, le corps lourd, le cœur enfin tranquille.

Nous avons gagné. Nous avons vécu un siècle en trente minutes.

Le silence devient absolu.

# Chapitre 5

## L'Invitation du Regard

Le silence de l'ascenseur n'est pas un vide ; c'est une matière épaisse, une mélasse électrique qui sature l'air entre nous deux. Dans cette boîte de métal et de verre, le monde extérieur, avec ses rumeurs de boulevard haussmannien et ses convenances de papier glacé, a cessé d'exister. Il ne reste que cette vibration sourde, celle des câbles qui nous tirent vers les sommets, et celle, plus violente, qui cogne contre mes côtes.

Je suis au sol, ou presque. Mes doigts effleurent la moquette rase, encore imprégnée de l'effort et de la décharge qui vient de nous traverser. Mais l'inertie est une insulte à l'urgence qui crépite à nouveau. Gabriel est là, debout, à quelques centimètres. Je sens la chaleur qui émane de ses jambes, l'odeur de sa peau — un mélange de tabac froid, de cèdre et de cette sueur mâle, acide et enivrante, qui commence à perler sur son front.

Lentement, avec une délibération qui frise la torture, je prends appui sur mes mains. Mes paumes s'écrasent sur le sol froid. Je me redresse, sentant chaque muscle de mes cuisses se tendre sous le tissu dérisoire de ma minijupe. Elle est remontée si haut qu'elle n'est plus qu'une ceinture de soie noire enserrant mes hanches, exposant l'entièreté de ma peau à l'air conditionné trop frais de la cabine.

Je me lève, mais je ne recule pas. Je me plaque contre le miroir qui tapisse la paroi du fond.

Le contact du verre glacé contre mon dos nu est un choc. Je frissonne, une onde de plaisir purement physique qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Le miroir est une faille temporelle. En y jetant un regard oblique, je vois des dizaines d'Éléonore et

des dizaines de Gabriel se refléter à l'infini, une armée d'amants fantômes prisonniers d'une géométrie de métal.

Gabriel n'a pas bougé d'un cil. Il m'observe avec ce regard d'acier, celui de l'architecte qui évalue la résistance d'une structure avant de décider s'il doit l'ériger ou la démolir. Ses mains, ces mains calleuses, marquées par le dessin et la pierre, sont serrées en poings le long de ses flancs. Je vois ses veines saillir sur ses avant-bras, une cartographie de son désir contenu.

Je défie son regard à travers le reflet. C'est une mise à nu plus brutale que si j'étais déjà dévêtue. Je vois mes propres yeux, dilatés, sombres de promesses impures. Je vois ma poitrine qui se soulève, mes tétons qui pointent sous le chemisier de soie fine, trahissant l'incendie qui couve entre mes jambes.

— Tu regardes quoi, Gabriel ? ma voix est un murmure rauque, une déchirure dans le ronronnement mécanique de l'ascenseur.

Il ne répond pas tout de suite. Il fait un pas. Un seul. L'espace entre nous se réduit à une simple idée, une pression atmosphérique insoutenable. Je sens son souffle sur mon visage. Il sent le métal et le fauve.

— Je regarde la manière dont tu t'offres au miroir, répond-il d'une voix sourde, vibrante. Comme si tu avais besoin que le monde entier voie ce que je vais te faire.

Ma respiration se bloque. L'arrogance de ses mots agit comme une caresse sur mon intimité. Je sens une humidité nouvelle, une sève brûlante, glisser le long de mes cuisses. Je ne cherche pas à me cacher. Au contraire, j'écarte légèrement les jambes, ancrant mes talons dans le sol, offrant au miroir — et donc à son regard — le spectacle de ma vulnérabilité triomphante.

Je lève les bras au-dessus de ma tête et je plaque mes paumes contre le verre, de

chaque côté de mon visage. Le mouvement fait remonter mes seins, tendant le tissu jusqu'à la limite de la rupture. Je me cambre, pressant mon bassin contre le néant, cherchant désespérément le contact qu'il me refuse encore.

L'électricité statique fait crépiter les petits cheveux à la base de ma nuque. Je suis une proie qui a décidé de dévorer son prédateur.

— Alors ne regarde plus, Gabriel. Fais-le.

Mes yeux ne quittent pas les siens dans la glace. C'est un duel voyeuriste. Je vois sa mâchoire se crispier. Il lève une main, lentement, et l'approche de mon visage sans me toucher. La chaleur de sa paume irradie contre ma joue, mais il maintient une distance de quelques millimètres, une torture délicieuse. Ses doigts tremblent imperceptiblement. L'architecte perd le contrôle de ses lignes.

Je vois son regard descendre, quitter mes yeux pour dévorer ma bouche entrouverte, puis glisser plus bas, là où ma jupe n'est plus qu'un souvenir. Dans le reflet, il voit ce que je vois : l'éclat de ma peau, la courbe de mes hanches, et cette attente animale qui palpite au creux de moi.

L'ascenseur semble ralentir, comme si le temps lui-même se courbait sous le poids de notre tension. Nous sommes au 6ème étage. Ou peut-être au 100ème. Cela n'a plus d'importance. La cabine est devenue notre cathédrale de fer et de sueur, un lieu sacré où seule la loi de la chair a cours.

Je lèche mes lèvres, mes yeux fixés sur les siens, et je vois l'instant précis où son regard bascule. Le gris de l'acier devient le noir de la lave. La retenue explose.

Il n'y a plus d'architecte. Il n'y a plus d'éditrice de poésie.

Il n'y a que deux corps prisonniers d'une boîte de verre, et le désir qui s'apprête à nous

broyer. Sa main s'abat enfin, non pas sur mon visage, mais sur ma gorge, m'écrasant contre le miroir tandis que son autre main vient s'enfouir brutalement dans l'épaisseur de mes cheveux pour renverser ma tête en arrière.

Le miroir gémit sous notre poids conjugué. L'invitation est terminée. Le siège commence.

Le froid du miroir contre mes omoplates est un choc thermique, une lame de glace qui vient cisailer la fournaise de ma peau. Gabriel me plaque avec une force qui n'a plus rien de civilisé. Ses doigts, longs et puissants, s'encerclent autour de ma gorge sans m'étouffer, mais avec cette autorité brutale qui me coupe le souffle bien plus sûrement que n'importe quelle pression physique. Je sens le battement de mon propre sang contre la paume de sa main, un rythme affolé, primitif, qui tambourine contre son cuir chevelu tandis que son autre main, enfouie dans ma nuque, m'impose un angle de soumission qui expose la ligne offerte de mon cou.

— Tu l'as voulu, Éléonore, murmure-t-il contre mon oreille, sa voix n'est plus qu'un grognement sourd, un roulement de tonnerre qui fait vibrer jusqu'à la moelle de mes os. Tu as joué avec le vide, maintenant regarde-le te dévorer.

Son souffle est une brûlure de menthe et de désir pur. Je ferme les yeux un instant, savourant le vertige, avant de les rouvrir pour croiser son reflet. Dans le miroir, nous ne sommes plus que des silhouettes déformées par la buée légère qui commence à perler sur la paroi. Je vois l'éclat de ses yeux, deux puits d'ombre où se noie ma volonté. Je ne suis plus l'éditrice cérébrale, je suis une proie consentante qui ne demande qu'à être déchirée.

Je sens son genou brusquement s'insérer entre mes cuisses, écartant mes jambes avec une détermination qui fait remonter ma robe de soie noire le long de mes hanches. Le tissu glisse, traître et fluide, découvrant la dentelle fine de mes bas et la nudité de ma peau déjà moite de fièvre. L'air frais de la cabine lèche l'intérieur de mes cuisses, une

caresse glacée aussitôt effacée par la chaleur irradiante de son corps.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Je n'ai pas d'autre choix. Mon regard est ancré au sien par des fils d'acier invisible. Sa main sur ma gorge remonte, son pouce vient écraser ma lèvre inférieure, l'étirant pour dévoiler l'humidité rose de l'intérieur de ma bouche. Il ne m'embrasse pas encore. Il me contemple. Il savoure l'agonie de mon attente.

— Tu es trempée, n'est-ce pas ? me lance-t-il, un sourire prédateur au coin des lèvres. Je sens ton odeur, Éléonore. Tu sens la poésie et le péché.

Ma main libre vient agripper son poignet, non pour le repousser, mais pour m'ancrer à lui alors que mes jambes flanchent. Ma poitrine se soulève violemment sous le satin, mes tétons pointent, douloureux de ne pas être encore touchés. L'électricité statique de la moquette, du miroir, de nos peaux qui se frôlent, crée de petits arcs invisibles qui font pétiller chaque pore de mon être.

Il lâche ma gorge pour descendre sa main vers ma poitrine. Je pousse un gémissement étranglé lorsqu'il saisit mon sein à travers le tissu, le pétrissant avec une rudesse délicate qui me fait arquer le dos. Sa paume est large, calleuse, magnifique. Il joue avec le relief de ma chair, cherchant le durcissement de ma pointe, avant de plonger brusquement sa main sous le décolleté de ma robe. Le contact direct de sa peau sur la mienne est une décharge électrique. Ses doigts sont frais, mais je suis un incendie.

— Dis-le, souffle-t-il en s'attaquant maintenant au lobe de mon oreille avec ses dents, me faisant frissonner jusqu'à la pointe des orteils. Dis-moi ce que tu veux que je fasse de toi dans cette boîte de fer.

— Détruis-moi, je murmure, ma voix n'étant plus qu'un râle écaillé. Oublie qui je suis. Oublie qui tu es. Sois l'animal que tu caches sous ce costume.

Ma propre main descend, avide, cherchant la boucle de sa ceinture, le relief imposant de son sexe qui cogne contre mon bassin à chaque mouvement de l'ascenseur. Je veux sentir cette dureté, je veux l'acier de son désir contre la soie de ma vulnérabilité. Mes doigts tremblent, luttant avec le cuir, tandis qu'il descend sa bouche vers mon épaule, y marquant son territoire par une succion profonde qui laissera une trace pourpre, un sceau de propriété.

Le miroir derrière moi est maintenant couvert de buée là où nos corps se pressent. L'espace se réduit. L'oxygène se raréfie. Le monde extérieur, les bureaux, la rue, le bruit de la ville, tout cela a été gommé. Il n'y a plus que le frottement des tissus, le bruit de nos respirations heurtées et cette odeur de musc et de femme qui s'exhale de moi, saturant l'espace clos.

Je parviens enfin à défaire son pantalon. Sa main redescend alors, fendant l'air entre nous pour aller se loger directement au point de ma douleur, là où la dentelle de ma culotte est déjà saturée de mon désir. Il n'hésite pas. Ses doigts s'enfoncent à travers le tissu fin, trouvant la source, la fente brûlante et palpitante. Un cri de surprise et de soulagement m'échappe, ma tête retombant contre le miroir avec un choc sourd.

— Oh Dieu, Gabriel...

— Dieu n'est pas ici, Éléonore, grogne-t-il en enfonçant un doigt, puis deux, dans mon intimité dévastée. Ici, il n'y a que moi. Et tu vas apprendre ce que signifie appartenir à quelqu'un.

Il commence un mouvement de va-et-vient lent, cruel, torturant chaque fibre de mon clitoris avec une précision d'orfèvre. Je sens ses ongles effleurer ma chair tendre, provoquant des spasmes qui me secouent toute entière. Je m'accroche à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans le tissu de sa veste de prix, cherchant à me fondre en lui. Je suis une flaque de besoins, une onde de choc qui ne demande qu'à exploser.

L'ascenseur marque un arrêt. Une secousse légère nous soulève. Nous ne sommes pas encore arrivés, mais le temps presse. La mécanique du désir est plus rapide que celle de l'ingénieur. Gabriel retire brusquement ses doigts, me laissant vide et haletante, pour s'attaquer à la fermeture éclair de ma robe qui court le long de ma colonne vertébrale. Le bruit du curseur qui descend est le signal de ma mise à nu finale.

La soie glisse sur mes bras, s'abat sur mes hanches, révélant mon buste aux néons crus de la cabine. Il s'arrête un instant, ses yeux parcourant la cambrure de mes seins, la pâleur de ma peau contrastant avec le noir de ma lingerie. Sa main remonte, saisissant mes deux poignets pour les plaquer au-dessus de ma tête contre le miroir. Je suis crucifiée par le plaisir, offerte, les seins tendus vers lui comme une offrande.

— Regarde ce que tu me fais, dit-il, sa propre érection maintenant libérée, pulsant contre ma cuisse nue.

Je baisse les yeux et je vois la puissance de son envie, sombre et magnifique. Le contraste de nos corps, le sien massif et dominateur, le mien arcabouté et frémissant, compose une toile de maître érotique dans le reflet déformé du métal. Le siège touche à sa fin. L'assaut final est imminent.

Le froid du miroir est une morsure contre mes omoplates, un contraste violent avec la fournaise qui émane du corps de Gabriel. Mes poignets, emprisonnés dans sa poigne de fer au-dessus de ma tête, commencent à s'engourdir, mais cette contrainte ne fait qu'attiser l'incendie qui ravage mon bas-ventre. Je me vois dans le reflet : une créature d'ivoire et de dentelle noire, offerte, brisée par le désir sous l'ombre massive de son prédateur.

Ses yeux ne me quittent pas. Ils sondent mon âme à travers la glace, y cherchant la moindre trace de reddition. Il lâche soudain mes poignets, non pas pour me libérer, mais pour s'emparer de mes hanches. Ses doigts s'ancrent dans ma chair, y laissant

déjà les stigmates rouges de sa possession. Il se décale légèrement, juste assez pour que je voie, dans l'éclat cru des néons, son sexe dressé, une colonne de chair sombre et palpitante qui semble défier la gravité.

— Regarde, Éléonore, murmure-t-il contre mon oreille, son souffle court embrasant mon cou. Regarde ce que tu as réveillé.

D'un geste brusque, il écarte la fine lanière de soie de mon string, dénudant l'intimité de mes fesses contre la paroi glacée. Je sens le contact électrisant de son gland, brûlant et humide, qui vient s'écraser contre l'entrée de mon antre. Je pousse un gémissement rauque, un son que je ne me connaissais pas, alors que mon bassin s'arque d'instinct vers lui, réclamant l'invasion.

Il ne me fait pas attendre. D'un coup de rein puissant, il s'enfonce en moi.

Le choc est tel que ma vision se brouille. Je rejette la tête en arrière, mon crâne heurtant le miroir avec un bruit sourd, tandis que mon corps se déchire et se remplit tout à la fois. Il est immense, une intrusion de fer dans un gant de velours, et je sens chaque centimètre de son anatomie forcer le passage, déplier mes replis, conquérir mon territoire le plus secret. Je suis une église profanée, et je jouis de chaque seconde de ce sacrilège.

— Tu es si serrée... putain... grogne-t-il, sa voix brisée par l'effort de se retenir.

Il commence un va-et-vient lent, cruel de précision. À chaque poussée, mon corps glisse légèrement contre le verre, créant un staccato de frottements humides et de gémissements étouffés. Je vois nos deux corps se mêler dans le reflet : la sueur perle sur son torse puissant, brillant comme de l'huile, tandis que mes seins tressautent au rythme de ses assauts, mes tétons durcis pointant vers le plafond comme des suppliques.

L'odeur de la luxure remplit la petite cabine. C'est un mélange entêtant de son parfum boisé, de l'odeur de ma propre excitation et de la senteur métallique du sang qui afflue à la surface de notre peau. Je sens ses mains remonter, l'une s'écrasant sur mon sein gauche pour le pétrir avec une rudesse délicieuse, l'autre venant s'enrouler dans ma chevelure pour forcer mon visage vers le miroir.

— Regarde-nous, ordonne-t-il. Ne ferme pas les yeux.

Je m'obéis. Je vois le spectacle de ma propre déchéance et de mon triomphe. Je vois mon visage transfiguré par le plaisir, mes lèvres entrouvertes, mes yeux révulsés. Je vois le mouvement de va-et-vient, le glissement de son sexe qui sort presque entièrement avant de replonger dans l'abîme de ma chair, emportant avec lui les fluides que nous produisons en abondance. Le bruit est obscène, un claquement de peau contre peau, un sifflement de succion qui remplit l'espace restreint.

Le rythme s'accélère. Il n'est plus question de danse, mais de combat. Gabriel devient une bête, ses mouvements perdent leur superbe pour devenir purement instinctifs, animaux. Il me percute avec une violence qui me soulève de terre, ses reins frappant mes fesses dans un fracas de tonnerre. Je sens l'orgasme monter, une vague de fond qui part de mes orteils pour converger vers ce point précis où il me dévaste.

— Gabriel... Gabriel, s'il te plaît...

Je ne sais même pas ce que je demande. Je veux qu'il s'arrête, je veux qu'il continue jusqu'à m'anéantir. Mes muscles vaginaux se contractent frénétiquement autour de lui, le broyant dans une étreinte désespérée. Il rugit, son visage se crispant dans une agonie de plaisir.

L'explosion survient, simultanée, dévastatrice.

Je sens le jet brûlant de sa semence frapper le fond de mon utérus, vague après vague,

un flot ininterrompu qui semble me consumer de l'intérieur. Au même instant, mon propre plaisir m'emporte dans un spasme qui me vide de toute force. Je crie son nom, les yeux fixés sur notre reflet qui semble se briser sous l'intensité de la décharge. Mes jambes se dérobent, je ne tiens plus debout que parce qu'il me maintient plaquée contre le verre, son corps encore secoué de tressaillements.

Le silence retombe, lourd, seulement troublé par nos respirations hachées. La buée a envahi le miroir, floutant les contours de notre étreinte, transformant la scène en une peinture impressionniste faite de sueur et de sperme. Il reste en moi quelques instants, savourant les dernières pulsations de mon sexe qui l'enserme encore, avant de se retirer lentement.

Le vide qu'il laisse est une douleur physique. Je glisse le long du miroir pour finir à genoux sur la moquette épaisse, mes bras croisés sur ma poitrine nue, mon corps tremblant comme une feuille après la tempête. Gabriel se rhabille en silence, ses gestes ayant retrouvé leur précision aristocratique, mais ses yeux restent fixés sur moi, sombres comme des puits de pétrole.

Il s'approche, pose une main sur mon menton pour relever mon visage vers lui. Un filet de sa semence coule lentement le long de ma cuisse, trace d'argent sur le blanc de ma peau.

— L'invitation a été acceptée, Éléonore, dit-il d'une voix redevenue glaciale, mais où vibre encore l'écho de la bête.

Il se détourne et sort de la cabine sans un regard de plus, me laissant seule avec mon reflet brumeux et le goût de lui encore brûlant sur mes lèvres. Le siège était fini. La ville pouvait bien s'effondrer, je savais maintenant que j'appartenais au chaos.

# Chapitre 6

## Le Geste Irréparable

L'ascenseur s'est refermé sur nous comme une mâchoire de nacre et d'acier. Dans cet espace exigü, le silence n'est pas un vide, c'est une matière épaisse, saturée d'ozone et de phéromones, qui pèse sur mes poumons. Gabriel est là, à moins de vingt centimètres de moi. Je sens la chaleur qui irradie de son corps massif, cette présence tectonique qui semble déformer l'air autour de lui.

Les miroirs qui tapissent la cabine multiplient nos silhouettes à l'infini, créant une galerie de spectateurs silencieux, tous témoins de la tragédie charnelle qui s'apprête à se jouer. Je vois mon propre reflet : Éléonore, l'éditrice de poésie aux gestes d'ordinaire si mesurés, transformée par l'étroitesse de cette boîte métallique. Ma minijupe noire est une insulte à la bienséance, une ligne de démarcation fragile entre le secret et l'obscène.

Mes yeux dérivent vers ses mains. Des mains d'architecte, de bâtisseur, aux jointures marquées et à la peau tannée par le travail de la matière. Elles pendent le long de son corps, immobiles, mais je devine la puissance qu'elles cachent. Je l'imagine me saisissant, m'écrasant contre la paroi froide pour y imprimer la marque de sa volonté. Son regard d'acier me fixe à travers le miroir frontal. Il ne me regarde pas, il m'ausculte, il me déshabille avec une précision chirurgicale qui me fait frissonner jusqu'à la racine des cheveux.

Le mécanisme de l'ascenseur ronronne, un battement de cœur mécanique qui scande notre ascension vers le huitième étage. Chaque seconde est une éternité. Une goutte de sueur perle entre mes seins, glissant lentement dans le creux de mon décolleté, et je sais qu'il l'a vue. Je sens mon sexe s'éveiller, une morsure sourde, une humidité qui

commence à imprégner la dentelle fine de mon string. L'enfermement agit comme un catalyseur. Ici, les lois de la rue et du salon n'existent plus. Il n'y a que le prédateur et sa proie, ou peut-être deux fauves luttant contre les barreaux de leur propre désir.

Je décide de briser le dernier rempart.

Mes doigts, dont les extrémités tremblent imperceptiblement, descendent vers l'ourlet de ma jupe. Le contact du tissu synthétique contre la pulpe de mes doigts est électrique. Je ne le quitte pas des yeux dans le miroir. Je veux qu'il voie. Je veux qu'il sache que je suis l'architecte de ma propre chute.

Lentement, avec une lenteur de supplice, je saisis le bord du vêtement. Je remonte le tissu le long de mes cuisses. Le froissement de l'étoffe contre ma peau résonne dans la cabine comme un coup de tonnerre. Un pouce, puis deux. La chair blanche de mes jambes se dévoile, offerte à la lumière crue du plafonnier. Je sens l'air frais sur mon épiderme, contrastant violemment avec la fournaise qui couve en moi.

Gabriel ne bouge pas, mais je vois sa mâchoire se crispier. Une veine bat sur sa tempe. Son regard d'acier se voile d'un reflet sombre, presque sauvage.

Je continue. La jupe remonte encore, révélant le haut de mes bas, puis la courbe de mes hanches. Enfin, le triangle de dentelle noire, minuscule, dérisoire, qui tente encore de protéger mon intimité. Les miroirs renvoient cette image de moi, les jambes écartées dans un triangle de provocation pure, les mains crispées sur le tissu remonté jusqu'à la taille. Je me vois ainsi, dédoublée, multipliée, une armée de femmes impudiques réclamant leur dû.

L'odeur de mon propre désir commence à flotter dans l'air, musquée, entêtante. C'est l'odeur de la reddition.

Je lâche la jupe, qui reste froissée contre mes hanches, et je fais un pas vers lui.

L'espace est si réduit que mon ventre effleure presque sa ceinture. Je lève le visage vers lui, défiant la tempête qui gronde derrière ses pupilles. Ma voix n'est plus qu'un murmure rauque, une vibration qui semble sortir de mes entrailles.

— Qu'attendez-vous ?

Le mot tombe entre nous comme un gant de défi. Le silence qui suit est insoutenable. Je vois ses doigts se refermer, ses jointures blanchir. L'air est devenu irrespirable, chargé d'une électricité statique qui fait dresser les petits poils sur mes bras. Je sens son souffle chaud sur mon front, une promesse de violence et de plaisir mêlés. Le monde extérieur a cessé d'exister. Il n'y a plus que cet habitacle, cette cage de verre et d'or où le temps s'est arrêté juste avant l'impact.

Il réduit l'infime distance qui nous sépare. Sa main, cette main calleuse dont j'ai rêvé chaque nuit depuis mon emménagement, s'élève lentement. Elle ne va pas vers mon visage. Elle descend, avec une autorité tranquille, pour venir se poser sur ma cuisse nue, là où le tissu s'est arrêté. La chaleur de sa paume est un choc thermique. C'est le geste irréparable. Le premier contact qui scelle notre pacte de déchéance.

— Vous ne savez pas ce que vous demandez, Éléonore, répond-il d'une voix qui n'a plus rien d'humain.

Sa main remonte, ses doigts s'enfonçant dans ma chair avec une fermeté qui me tire un gémissement étouffé. Il ne me touche pas avec délicatesse ; il me prend possession, il marque son territoire. Je sens son pouce s'approcher dangereusement de la lisière de ma dentelle, là où la chaleur est la plus insoutenable, là où je suis déjà en train de me noyer.

L'ascenseur marque un léger soubresaut. Nous n'avons pas encore atteint le sommet, mais nous sommes déjà ailleurs. Dans cet espace entre les étages, entre la raison et la folie, là où les corps parlent enfin le seul langage qu'ils n'aient jamais vraiment connu

: celui de l'animalité pure.

Je sens le cuir de mes chaussures crisser sur le métal du sol alors que je réduis l'infime distance qui nous sépare encore. L'air est devenu une substance solide, chargée d'ozone et de son parfum entêtant, un mélange de jasmin nocturne et de cette odeur musquée, plus profonde, qui émane d'elle. Ma main, ancrée dans la pulpe de sa cuisse, ne bouge plus, mais mes doigts s'enfoncent, pétrissant la chair avec une lenteur calculée. Je veux qu'elle sente chaque centimètre de ma paume, chaque calosité de ma peau contre la sienne, lisse comme du marbre chauffé à blanc.

— Regardez-moi, Éléonore, murmuré-je contre son oreille, ma voix n'étant plus qu'un froissement de papier de verre.

Elle obéit, ses pupilles si dilatées que l'iris n'est plus qu'un mince liseré de couleur vacillant sous les néons blafards de la cabine. Je vois l'éclair de défi se mêler à une terreur délicieuse dans son regard. Elle tremble, imperceptiblement, un frisson qui naît à l'endroit où je la touche et qui remonte tout son corps jusqu'à ses lèvres entrouvertes.

Mon pouce entame alors sa dérive. Il quitte la peau nue pour venir mordre la bordure de la dentelle noire. Le contraste est violent : la froideur de la soie artificielle contre la chaleur incendiaire de son corps. Je sens l'humidité qui déjà imprègne le tissu. C'est une preuve muette, un aveu liquide de son impatience. Je ne me presse pas. Je fais glisser mon doigt le long de l'élastique, sentant la tension du vêtement qui résiste, qui veut protéger ce sanctuaire que je m'apprête à profaner.

— Vous tremblez, continué-je en posant mon autre main sur sa hanche, la faisant pivoter légèrement pour qu'elle soit totalement acculée contre la paroi froide du miroir. Est-ce la peur, ou l'impudeur de vous savoir si vulnérable dans cette cage de verre ?

Elle ne répond pas avec des mots. Elle rejette la tête en arrière, son cou s'offrant à moi, une ligne pure et tendue où bat une artère affolée. Elle pousse un soupir qui se transforme en un gémissement rauque lorsque je glisse enfin mon index sous la bordure du string. Le contact est immédiat, électrique. Je touche enfin cette zone de velours, ce creuset où se concentre toute sa ferveur. Elle est brûlante. Une moiteur visqueuse et chaude nappe mes phalanges, et l'odeur de son sexe, sauvage, marine, me monte au visage, m'enivrant plus sûrement que n'importe quel alcool.

Je ne la quitte pas des yeux. Je veux voir la déchéance sur son visage. Je commence un mouvement de va-et-vient, lent, presque cruel. La dentelle, coincée entre mon doigt et son clitoris gonflé, crée une friction abrasive qui la fait se cambrer violemment. Ses mains, qui tenaient jusqu'ici les pans de sa jupe, viennent se cramponner à mes épaules, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de ma veste.

— Plus... plus fort... siffle-t-elle entre ses dents serrées.

Je souris, un sourire de prédateur qui a enfin acculé sa proie. Je retire mon doigt brusquement, savourant sa plainte de frustration, pour mieux y revenir avec toute la main. Je saisis l'entrejambe de son sous-vêtement et je le tire de côté, sans ménagement. Le tissu craque légèrement. La nudité qui s'offre à moi est un chef-d'œuvre de luxure. Je plonge deux doigts en elle, d'un coup sec, profond. Elle pousse un cri étouffé, sa bouche venant chercher la mienne pour y étouffer son orgueil.

Je l'embrasse avec une sauvagerie qui nous surprend tous les deux. Ce n'est pas un baiser, c'est un combat. Nos langues s'entrechoquent, nos dents s'entrechoquent. Je goûte son souffle, son envie, tandis que ma main, à l'intérieur d'elle, commence son travail de sape. Je sens ses parois se contracter autour de mes doigts, des pulsations rythmiques qui trahissent l'imminence d'un séisme. Elle est une fontaine de vie, une lave de désir qui coule le long de mon poignet, mouillant ma manche, souillant nos vêtements de cette marque indélébile de notre chute.

L'ascenseur continue sa lente ascension, mais pour nous, le temps s'est figé. Chaque mouvement de mes doigts à l'intérieur de sa moiteur profonde déclenche un spasme. Je la soulève légèrement par les hanches, la forçant à s'ouvrir davantage, à s'offrir totalement. La sensation de son sexe, large, gorgé de sang et de plaisir, contre ma main est une torture exquise. Je sens la consistance de son excitation, l'onctuosité de ses fluides qui lubrifient notre échange, transformant chaque pénétration en un glissement sonore, obscène, qui résonne entre les parois de métal.

— Regardez-vous, Éléonore, murmuré-je en la forçant à se tourner vers le miroir latéral. Regardez ce que vous êtes devenue.

Elle baisse les yeux vers l'image que nous renvoyons : une femme élégante, la jupe retroussée jusqu'à la taille, les jambes écartées, possédée par un homme dont la main disparaît dans son intimité. Ses yeux se troublent. Elle voit sa propre lubricité, les reflets de la sueur sur son décolleté, l'abandon total de son être. Sa respiration devient un râle. Elle n'est plus la femme du monde, elle n'est plus qu'une créature de besoins, un réceptacle de sensations pures.

Ma main libre descend vers mon propre sexe, dur à en rompre la fermeture de mon pantalon. Je sens le besoin de la prendre ici, maintenant, contre cette paroi vibrante, sans attendre que les portes ne s'ouvrent sur le vide. La tension est à son comble, le ressort est tendu jusqu'au point de rupture. Mes doigts en elle s'accélèrent, cherchant le point de non-retour, alors que mon autre main commence à libérer ma propre urgence.

— Vous ne sortirez pas d'ici intacte, lui dis-je, le souffle court, mon visage à quelques millimètres du sien.

Le silence qui suit est seulement rompu par le bruit de nos chairs qui s'entrechoquent et le sifflement de nos poumons brûlants. Nous sommes au bord de l'abîme, et la

chute s'annonce magnifique.

Le métal de ma braguette cède enfin dans un craquement sourd qui résonne contre les parois de cuivre de la cabine. Mon sexe s'en échappe, libre, battant, une colonne de sang et de feu qui cherche l'air frais mais ne rencontre que la moiteur étouffante de notre corps-à-corps. Je sens la pulsation de mes veines, le tressaillement de mon gland déjà ourlé d'une perle de désir, prêt à l'assaut. Elle baisse les yeux, et dans ce regard voilé par la luxure, je vois l'abîme m'appeler.

Je ne retire pas mes doigts d'elle. Au contraire, je les enfonce plus loin, crochetant son intimité, sentant ses parois se contracter de douleur et de plaisir mêlés sur mes phalanges. Sa cyprine est un fleuve, un lubrifiant naturel et brûlant qui inonde ma main jusqu'au poignet.

— Regardez-moi, grogné-je contre sa lèvre inférieure que je mords jusqu'au sang. Regardez ce que vous avez provoqué.

Je la saisis par les hanches, mes doigts s'ancrant dans sa chair comme des griffes. Je la soulève, son dos raclant contre le miroir froid qui semble gémir sous notre poids. Ses jambes s'enroulent instinctivement autour de ma taille, sa jupe remontée en un tas de tissu inutile autour de ses reins. La dentelle de son string n'est plus qu'un lacet humide que j'écarte d'un geste brutal, dévoilant sa vulve béante, offerte, palpitante comme un cœur à nu.

L'entrée est étroite, une promesse de supplice et d'extase. Je positionne ma pointe contre sa fente, sentant la chaleur volcanique qui émane d'elle. Je ne me précipite pas. Je veux qu'elle sente chaque millimètre de mon invasion. Je pousse lentement. Ma tête s'enfonce dans son velours trempé, écartant les replis de sa chair dans un glissement si fluide, si obscène, que j'en perds le souffle. Elle pousse un cri, un long gémissement qui se perd dans mon cou, alors que je l'empale centimètre par centimètre.

— Oh Dieu... murmure-t-elle, les ongles plantés dans mes épaules, labourant ma peau.

Je suis en elle. Entièrement. La sensation est totale, une fusion de deux êtres réduits à leur fonction la plus primitive. Je reste immobile un instant, savourant la succion de son sexe sur le mien, cette étreinte interne qui menace de me faire capituler immédiatement. Sa chaleur est un four, son étroitesse un étau délicieux.

Puis, le rythme s'impose de lui-même. C'est une cadence animale, sourde, cadencée par le balancement de l'ascenseur qui semble nous accompagner dans notre chute. Je me retire presque intégralement, sentant le vide la faire frémir, avant de revenir la frapper de tout mon poids. À chaque impact, le bruit des chairs qui s'entrechoquent est un claquement humide, une musique de débauche qui emplit l'espace clos.

Je la baise avec une rage froide, une volonté de la briser et de me perdre avec elle. Je sens ses muscles pelviens se convulser, l'orgasme qui monte en elle comme une marée noire. Sa sueur se mêle à la mienne, glissant le long de mon torse pour aller mourir entre nos sexes enlacés. L'odeur est entêtante : un mélange de musc, de parfum cher et de fluides vitaux. C'est l'odeur de la fin du monde.

— Donnez-moi tout, ordonné-je, ma voix n'étant plus qu'un râle d'outre-tombe.

Elle rejette la tête en arrière, son cou s'offrant à mes dents. Ses yeux se révulsent, ne laissant paraître que le blanc, alors que ses parois se mettent à pulser frénétiquement autour de mon membre. Le plaisir m'envahit, une décharge électrique qui part de mon épine dorsale pour se concentrer dans mon sexe. Je sens le barrage céder.

C'est une explosion. Un jaillissement de lave blanche qui inonde ses entrailles, un flux ininterrompu qui semble vouloir la remplir, la marquer à jamais. Je continue de la percuter, mon corps secoué de spasmes violents, alors qu'elle s'effondre contre moi,

ses propres sécrétions coulant le long de mes cuisses dans un abandon total. C'est une petite mort, une agonie magnifique où le temps n'existe plus.

Nous restons là, soudés, haletants, deux naufragés accrochés l'un à l'autre dans le silence de plomb qui retombe. Je sens les dernières pulsations de mon sperme à l'intérieur d'elle, ce lien liquide qui nous enchaîne encore. Sa tête repose sur mon épaule, son souffle erratique brûlant ma peau.

Le "ding" de l'ascenseur résonne, brutal, obscène dans sa normalité. Les portes s'ouvrent sur le hall désert, baigné d'une lumière crue et impersonnelle.

Je me retire d'elle avec une lenteur de pécheur. Un filet de notre mélange s'écoule lentement de son entrejambe, venant tacher le tapis de la cabine, trace indélébile de notre crime. Elle laisse retomber sa jupe, ses mains tremblantes lissant le tissu avec une dignité dévastée. Son visage est une toile de désordre : maquillage étalé, lèvres gonflées, yeux brillants d'une clarté sauvage.

Je remonte ma fermeture, le bruit du métal étant le point final de cette parenthèse de débauche. Nous ne nous regardons plus. Le geste est irréparable, le pacte est scellé par le sang et la semence.

Elle sort de la cabine la première, son pas légèrement incertain, mais la tête haute. Je la regarde s'éloigner dans le couloir, son odeur flottant encore autour de moi comme un linceul de soie. L'ascenseur se referme, m'emportant vers les hauteurs, alors que je sens encore en moi le vide laissé par son corps, et le poids du secret que nous venons d'enfanter dans l'ombre.

# Chapitre 7

## L'Assaut de Métal

Le bourdonnement de l'ascenseur est une note sourde, une vibration qui remonte de la plante de mes pieds jusqu'à la base de mon crâne. Dans cet espace exigü, une boîte de fer et de verre suspendue au-dessus du vide, l'air semble s'être raréfié, saturé par le parfum d'Éléonore — un mélange de gardénia musqué et de l'odeur métallique, presque électrique, de la pluie qui a dû doucher Paris ce soir.

Je suis debout, immobile, mes mains d'architecte enfoncées dans les poches de mon manteau sombre. Je sens la rugosité de mes propres callosités contre la doublure de soie, une réminiscence des chantiers, de la pierre et du béton, alors que mes yeux, d'un gris d'acier, sont fixés sur son reflet dans le miroir qui nous fait face. Les parois de l'ascenseur haussmannien, tapissées de glaces ternies par le temps, multiplient nos silhouettes à l'infini. Nous sommes une armée d'ombres silencieuses, piégées dans un tunnel de lumière crue et impersonnelle qui ne pardonne rien.

Éléonore. Elle ne me regarde pas directement, mais je sens son attention portée sur moi comme une brûlure. Elle est le centre de gravité de cette cage. Sa tenue est un blasphème à sa retenue habituelle : cette minijupe de cuir noir, si courte qu'elle semble n'être qu'une promesse, dévoile la courbe de ses cuisses laiteuses, une étendue de peau diaphane qui capte la lumière blafarde du plafonnier. Ses collants sont fins, presque invisibles, une simple buée sur la chair.

Je vois le mouvement saccadé de sa cage thoracique. Elle respire vite. Trop vite. Le silence entre nous n'est pas un vide, c'est une matière solide, une tension qui crépite comme un câble prêt à rompre. En tant qu'architecte, je connais les points de rupture, les moments où une structure cède sous la charge. Et ce soir, la charge de ce qui n'a

pas été dit, de ces regards volés sur le palier du huitième étage, devient insupportable.

L'ascenseur tressaute entre le quatrième et le cinquième étage. Un gémissement mécanique. Dans les miroirs, je vois ses doigts longs et fins d'éditrice de poésie se crispier sur la lanière de son sac. Elle est la poésie, et je suis la force brute du tracé. Mon regard descend le long de son dos, s'attarde sur la cambrure de ses reins que la jupe souligne avec une impudeur calculée. Je veux voir cette peau rougir sous mes doigts. Je veux briser cette dignité de papier glacé.

Ma retenue, ce rempart de béton que j'ai mis des mois à construire, vole en éclats en un battement de cil. Ce n'est pas une décision, c'est un effondrement.

Je fais un pas. Un seul. La distance entre nous disparaît. L'air est devenu si chaud qu'il semble liquide. Je me poste derrière elle, si près que je sens la chaleur qui émane de son corps, une aura de fièvre qui me percute de plein fouet. Dans le miroir, nos yeux se rencontrent enfin. Les siens sont immenses, dilatés par une peur qui ressemble à de l'affamement.

Je lève une main. Mes doigts, larges et marqués par le travail, viennent se poser sur le miroir, juste à côté de son visage. Le froid du verre contraste violemment avec la fournaise de mon sang. Je l'encercle de mon bras, sans encore la toucher, la prenant au piège entre mon corps et la paroi de métal. Je vois son cou s'étirer, une ligne fragile qu'un prédateur ne pourrait ignorer. Un frisson violent parcourt ses épaules.

— Tu sais que ce miroir nous regarde, Éléonore ? murmuré-je, ma voix n'étant plus qu'un grognement sourd, vibrant contre sa nuque. Il nous regarde, et il ne dira rien.

Ma main libre quitte ma poche. Je ne suis plus l'architecte qui dessine des lignes droites ; je suis l'homme qui veut explorer chaque courbe, chaque faille. Je pose ma paume sur son épaule, la faisant pivoter avec une rudesse qui m'étonne moi-même. Elle ne résiste pas. Elle bascule, son dos heurtant la paroi froide dans un bruit sourd

qui résonne dans la cabine.

Le contact est électrique. Ma poitrine écrase ses seins que je devine pointés sous le tissu léger de son chemisier de soie blanche. Son souffle vient s'écraser contre ma bouche, court, haché, une supplique muette. Je plonge mes doigts dans sa chevelure, empoignant les mèches sombres pour forcer son visage vers le haut, exposant sa gorge à la lumière crue.

— Tu m'as regardé toute la montée, n'est-ce pas ? continuai-je, mon regard ancré dans le sien. Tu voulais que je te voie dans cette jupe. Tu voulais que je sache.

Elle émet un petit son, un gémissement étranglé qui n'est ni un "non" ni un "oui", mais l'aveu d'une défaite totale. Ses mains, après une seconde d'hésitation, viennent s'agripper à mes revers, me tirant vers elle avec une urgence animale. Elle n'est plus l'éditrice réservée ; elle est une créature de besoin, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de mon manteau.

Je baisse la tête, mon nez effleurant la courbe de sa mâchoire, inhalant son odeur jusqu'à l'ivresse. Ma main descend, glisse sur son flanc, suit la courbe de sa hanche pour venir s'ancrer fermement sous la bordure de sa minijupe. Le cuir est froid, mais la chair en dessous est brûlante, une promesse de feu que je m'appête à dévorer.

L'ascenseur continue sa lente ascension, indifférent au séisme qui secoue cette petite boîte de métal. Ici, le temps n'existe plus. Seule compte la pression de mon corps contre le sien, et l'impunité totale que nous offrent ces parois closes. Je sens son bassin se presser contre le mien, cherchant le contact, cherchant la collision. C'est l'assaut de métal, et aucun de nous n'en sortira indemne.

Ma main s'enfonce plus profondément sous le cuir de sa jupe, et le contraste me foudroie. À l'extérieur, le monde est de métal froid et de silence feutré ; ici, sous mes doigts, c'est une fournaise de soie et de peau. Je sens le tressaillement de ses muscles,

la cambrure instinctive de ses reins qui s'offrent à ma paume. Mes doigts remontent la courbe ferme de sa cuisse, escaladant cette frontière interdite jusqu'à rencontrer la dentelle fine de sa lingerie. Elle est déjà trempée. L'humidité traverse le tissu, chaude, collante, une preuve liquide de son propre naufrage.

Je lâche un grognement sourd contre son oreille, un son qui n'a plus rien d'humain.

« Tu es brûlante, murmure-je, ma voix brisée par une urgence que je ne cherche plus à masquer. Tu me dévores avant même que je ne t'aie touchée. »

Elle rejette la tête en arrière, son crâne heurtant la paroi en inox avec un choc mat qui résonne dans toute la cabine. Ses yeux sont noyés, ses pupilles dévorant l'iris, ne laissant qu'un gouffre de désir pur. Elle ne répond pas avec des mots, mais avec ses hanches. Elle se soulève, cherchant le contact de mon sexe à travers l'épaisseur de mon pantalon, un frottement désespéré, presque violent. Je sens mon érection, impérieuse et douloureuse, se presser contre son ventre. Le tissu de mon costume me semble soudain être une armure insupportable, une insulte à la peau qui m'appelle.

Je ne la quitte pas des yeux. Je veux voir chaque tressaillement de son visage, chaque aveu de sa défaite. Je glisse deux doigts sous l'élastique de sa petite culotte, m'enfonçant dans sa moiteur. Elle pousse un cri étouffé, un hoquet de surprise et de plaisir qui vient mourir contre mon cou. Je la trouve, là, déjà béante, ses lèvres charnues palpitant sous mes caresses. Je commence un va-et-vient lent, cruel, explorant son architecture intime avec une précision de chirurgien et la brutalité d'un amant affamé.

« Regarde-moi, ordonné-je. »

Elle obéit, ses doigts se crispant sur mes épaules, ses ongles perçant le tissu pour s'ancrer dans ma chair. Je sens une perle de sueur rouler le long de ma tempe. L'air dans l'ascenseur est devenu épais, saturé de son parfum de musc et de cette odeur

entêtante, animale, de sexe qui monte d'entre ses jambes.

— Gabriel... souffle-t-elle, et mon nom dans sa bouche ressemble à une prière blasphématoire. S'il te plaît... n'arrête pas. Plus fort.

Je ne me fais pas prier. J'accélère la cadence de mes doigts, me perdant dans le mouvement rythmique, dans le bruit mouillé de nos chairs qui s'entrechoquent. Le métal derrière elle vibre, accompagnant nos saccades. Je suis devenu le métronome de son plaisir. Je sens ses muscles pelviens se contracter autour de ma main, des spasmes électriques qui remontent le long de mon bras. Elle est au bord de l'abîme, je le sens à la façon dont son souffle se fragmente, à la manière dont ses jambes tremblent, menaçant de se dérober sous elle.

Mais je ne la laisserai pas tomber. Jamais. Je la plaque plus fermement encore contre la paroi, mon corps pesant de tout son poids sur le sien, l'emprisonnant dans cette cage de fer et de désir. Ma main libre quitte sa hanche pour remonter vers son visage. Mes doigts s'emmêlent dans ses cheveux, tirant légèrement sa tête en arrière pour exposer la ligne vulnérable de son cou. Je m'y engouffre, mes lèvres traçant un chemin de feu sur sa peau, mes dents mordillant la base de son oreille, là où ses gémissements naissent.

— Tu n'imagines pas le nombre de fois où j'ai réécrit cette scène dans ma tête, articulé-je contre sa peau, ma langue recueillant le sel de sa sueur. Mais aucune page, aucun mot ne rend justice à la façon dont tu goûtes.

Je sens ses doigts glisser de mes épaules vers ma ceinture. Elle tâtonne, l'urgence rendant ses gestes fébriles. Elle veut le contact direct, elle veut briser la dernière barrière. Le cuir de ma ceinture craque sous ses doigts, le bruit métallique de la boucle résonnant comme un coup de feu dans l'espace exigü.

Le temps s'étire, se liquéfie. L'ascenseur marque un léger à-coup, peut-être un

changement de palier, peut-être le signe que notre sanctuaire touche à sa fin, mais nous n'en avons cure. À cet instant, nous sommes seuls au monde, deux fauves enfermés dans une boîte de conserve chromée, luttant pour une domination qui n'est qu'une forme supérieure d'abandon.

Je retire mes doigts de son antre, les portant à mes lèvres sous son regard embrasé. Je goûte son essence, ce nectar sauvage et sucré, tandis qu'elle me regarde faire, la poitrine soulevée par une respiration erratique. C'est un pacte silencieux, une communion de fluides et de métal.

— À ton tour, murmuré-je en saisissant ses mains pour les guider vers la dureté de mon entrejambe. Finis ce que tu as commencé.

Ses mains, d'abord hésitantes, se font soudain expertes. Elle dézippe ma braguette d'un coup sec. Le soulagement est immédiat quand l'air frais de la cabine touche ma peau, mais il est de courte durée. Ses doigts fins s'emparent de moi, refermant leur prise sur ma verge pulsante, et le choc électrique qui me parcourt manque de me faire fléchir les genoux. Elle me serre, me caresse avec une force qui me surprend, ses yeux rivés aux miens, un sourire de triomphe effleurant ses lèvres humides.

Elle sait maintenant qu'elle me tient. Elle sent la vie cogner sous ma peau, l'impatience sauvage de mon sang qui demande à être libéré. Je suis à sa merci, autant qu'elle est à la mienne.

Le métal tremble à nouveau. Plus haut. Plus chaud. La tension est une corde de piano tendue jusqu'au point de rupture, une note stridente qui refuse de s'éteindre. Mon bassin cherche le sien, une collision de plus en plus brutale, cherchant l'emboîtement parfait, l'invasion totale. Je sens la dentelle de son entrejambe céder sous la pression, un déchirement léger qui m'excite plus que n'importe quelle parole. Il n'y a plus de place pour la retenue. Il n'y a plus que cet assaut, ce besoin viscéral de s'ancrer l'un dans l'autre avant que les portes ne s'ouvrent sur un monde qui n'existe plus.

Le craquement de la dentelle est un coup de feu dans le silence oppressant de la cabine. C'est le signal, l'effondrement des dernières digues. Mes doigts, rendus maladroits par l'urgence, s'engouffrent dans la déchirure, là où le tissu ne protège plus rien, là où la chair palpite, brûlante et offerte. Ma paume s'écrase contre son intimité, et je pousse un grognement sourd en sentant l'inondation de son désir. Elle est trempée, une mer de sève chaude qui engloutit ma main, témoignant de l'incendie qui la ravage autant que moi.

Je la soulève par les hanches, ses jambes s'enroulant instantanément autour de ma taille comme des lianes affamées. Le froid du métal contre son dos nu, la chaleur de mon torse contre ses seins dont les pointes durcies me harcèlent à travers ma chemise... le contraste me donne le vertige. Elle rejette la tête en arrière, exposant la ligne gracile de sa gorge que je mords sauvagement, marquant mon territoire, goûtant le sel de sa peau et l'amertume délicieuse de son parfum qui s'évapore sous la sueur.

« Maintenant, Gabriel. Maintenant. »

Son souffle n'est plus qu'un sifflement erratique à mon oreille. Je ne réponds pas avec des mots. Les mots sont des outils de civilisés, et je ne suis plus qu'une bête enfermée dans une cage d'acier. Je libère ma propre urgence, mon sexe tendu à s'en rompre, et je cherche l'entrée de son sanctuaire. Quand le premier contact se produit, un choc électrique nous fige tous les deux. Je suis à son seuil, là où la chair se fait velours et brasier.

Je m'enfonce en elle d'un coup de rein brutal, sans transition, sans douceur superflue.

Le cri qu'elle pousse est étouffé contre mon épaule, une plainte de plaisir pur, presque douloureuse, qui résonne jusque dans la structure métallique de l'ascenseur. Je l'envahis, je la remplis jusqu'à l'absurde, cherchant à fusionner nos colonnes vertébrales. La sensation est d'une violence inouïe : l'étroitesse de son étreinte me

broie, chaque millimètre de ma progression est une conquête. Je m'arrête un instant, au plus profond d'elle, pour savourer le battement de son cœur qui se répercute directement dans mon sexe. Nous ne sommes plus qu'un seul organisme, une machine de chair et de sang lancée à pleine vitesse dans un tube de fer.

Puis, le rythme s'installe. Sauvage. Cadencé par les soubresauts de la cabine qui continue son ascension vers les sommets.

Chaque va-et-vient est un choc, une collision de fluides et de muscles. Je la percute avec une force animale, mes mains agrippées à ses fesses, pétrissant la chair pour l'ancrer davantage contre moi. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, un claquement humide et sourd, se mêle au grondement des câbles. Je vois les étoiles derrière mes paupières closes. Je sens l'odeur de notre accouplement, ce musc primitif qui sature l'air restreint, mélange de sueur acide, de cyprine et de cette électricité statique qui nous hérise les poils.

Elle bouge avec une frénésie qui m'électrise, ses ongles s'enfonçant dans mon dos, cherchant à m'arracher des lambeaux de peau pour calmer l'incendie. Ses yeux sont révoltés, ses lèvres entrouvertes laissent échapper des gémissements qui ne sont plus humains. Je la regarde, je bois son extase, sa vulnérabilité absolue alors que je la possède avec une rage qui frise la démence. Je suis le marteau, elle est l'enclume, et nous forçons ensemble quelque chose de terrifiant et de sublime.

« Regarde-moi, » je grogne entre mes dents serrées.

Elle obéit, ses pupilles dilatées n'étant plus que deux gouffres noirs où je me noie. À cet instant, il n'y a plus de Gabriel, plus de hiérarchie, plus de monde extérieur. Il n'y a que cette friction insupportable, ce plaisir qui devient une torture, cette montée chromatique vers un sommet que nous ne pourrions pas redescendre.

Le métal tremble une dernière fois. Un choc plus violent que les autres. L'ascenseur

ralentit, mais nous, nous accélérons. Je sens mes muscles se tétaniser, mes nerfs se tendre comme des arcs. Le barrage va céder. La pression dans mes reins devient une explosion imminente.

« Gabriel... Je... »

Elle n'achève pas sa phrase. Son corps se cambre brusquement, ses muscles internes me saisissent dans une série de spasmes électriques, me flagellant de l'intérieur. C'est le déclic. Je lâche prise. Je m'abandonne à la chute.

Je décharge en elle des vagues de semence brûlante, un torrent qui semble ne jamais vouloir s'arrêter, chaque pulsation m'arrachant un cri guttural que je ne reconnais pas. C'est une petite mort, une agonie de plaisir où tout mon être se vide pour se déverser dans son antre. Elle m'accueille, me boit, tremble de tout son long dans une agonie délicieuse, ses jambes me serrant à m'étouffer.

Le silence retombe brutalement, seulement troublé par nos respirations saccadées qui embrument les parois de miroir.

\*Ding.\*

Le son est cristallin, presque obscène dans sa normalité. La cabine s'arrête. Un dernier frisson nous parcourt, une ultime goutte de sueur glisse entre nos poitrines collées. Nous restons ainsi quelques secondes, suspendus dans les limbes, nos corps encore soudés, refusant de se rendre à la réalité. Ses yeux retrouvent peu à peu leur clarté, mais l'éclat de triomphe y est toujours, plus sombre, plus profond.

Les portes coulissent avec une lenteur mécanique, dévoilant le couloir feutré du dernier étage. L'air frais s'engouffre dans la cabine, brisant le cocon de moiteur que nous avons bâti. Je la dépose doucement au sol, mes jambes fléchissant sous le poids de la fatigue. Elle ajuste sa robe déchirée d'un geste d'une élégance insolente, ses

doigts lissant les pans de tissu comme si de rien n'était, bien que ses joues soient encore empourprées et son regard trouble.

Je replace mes vêtements, le cœur battant encore contre mes côtes comme un oiseau en cage. Nous sortons de l'ascenseur sans un mot. À l'extérieur, le monde nous attend, froid et indifférent. Mais sur le tapis épais du couloir, je sens encore la chaleur de son corps entre mes cuisses, et l'odeur du métal et du sexe qui me colle à la peau.

L'assaut est terminé. Le siège commence.

# Chapitre 8

## L'Infini des Reflets

Le déclic métallique des portes qui se referment sonne comme le verrou d'une cellule de luxe. L'ascenseur de cet immeuble haussmannien est une cage étroite, un habitacle de chêne sombre et de laiton poli, mais ce soir, il est surtout une boîte à miroirs. Les parois se font face, multipliant nos silhouettes à l'infini, créant une perspective vertigineuse où Éléonore et moi devenons une armée de spectres assoiffés.

Le silence est épais, seulement troublé par le ronronnement sourd des câbles qui nous tirent vers les sommets. L'air est devenu rare. Il est saturé de son parfum — un sillage de gardénia musqué — et de cette odeur de pluie acide qui colle à ma veste de laine.

Je la regarde à travers le reflet du miroir central. Elle ne baisse pas les yeux. Éléonore, la sage éditrice aux vers mesurés, a choisi ce soir une minijupe de cuir noir si courte qu'elle semble n'être qu'une promesse, une invitation au désastre. Ses jambes, longues et gainées d'un collant de soie ultra-fin, captent la lumière blafarde du plafonnier. Je sens l'acier de mon propre regard peser sur elle, et je vois, dans le jeu des reflets, ses narines frémir.

Je suis Gabriel, l'homme des structures, des angles droits et de la résistance des matériaux. Mais face à elle, dans ce rectangle de trois mètres carrés, mes fondations vacillent. Mes mains, durcies par le dessin et les chantiers, brûlent de briser la symétrie de sa pose.

— On dirait que nous sommes seuls au monde, Gabriel, murmure-t-elle.

Sa voix est un froissement de soie, mais ses yeux sont des abîmes. Elle fait un pas

vers moi. Le mouvement de sa hanche fait remonter le cuir de sa jupe, dévoilant le haut de ses cuisses où la soie du collant s'arrête pour laisser place à la nacre de sa peau. L'espace entre nous se réduit à une simple vibration d'atomes.

Je tends le bras, non pas pour la toucher encore, mais pour presser le bouton d'arrêt d'urgence. Le choc est brusque. La cabine oscille légèrement, suspendue entre deux étages, entre deux mondes. Les miroirs tremblent, et avec eux, l'image de nos corps multipliés.

— Tu as conscience que personne ne viendra nous ouvrir avant longtemps ? ma voix est rauque, étranglée par une soif que l'eau ne saurait éteindre.

Elle ne répond pas par des mots. Elle se tourne face au miroir, m'offrant son dos, ses yeux ancrés dans les miens à travers la glace. Elle pose ses mains à plat sur le verre froid. Le contraste est violent : ses doigts pâles, fragiles, contre la surface rigide qui nous renvoie nos propres désirs. Je m'approche, je sens la chaleur qui émane de sa nuque, cette zone de peau tendre où quelques cheveux rebelles se sont échappés de son chignon.

Je pose mes mains sur ses hanches. Le cuir de sa jupe est chaud, presque organique. Mes paumes callosités accrochent le tissu, le pressent, le froissent. Dans le miroir, je vois mes mains sombres sur la pâleur de ses hanches, et derrière nous, des dizaines de Gabriel saisissant des dizaines d'Éléonore, une procession érotique qui s'étend jusqu'aux confins de la cage métallique.

— Regarde-nous, Éléonore, soufflé-je contre son oreille, sentant son souffle s'accélérer. Regarde ce que tu provoques.

Je descends une main, lentement, avec une cruauté délibérée, vers l'ourlet de sa jupe. Le cuir glisse sous mes doigts. Je sens la courbe de sa fesse, la tension de son muscle. Elle rejette la tête en arrière, son crâne venant heurter mon épaule, ses yeux se

fermant un instant avant de se rouvrir, plus sombres, plus sauvages.

Ma main s'insinue sous le cuir. La chaleur qui s'en échappe est un brasier. Mes doigts rencontrent la texture délicate de ses sous-vêtements, un simple fil de dentelle qui ne protège rien, qui ne fait que souligner l'inéluctable. Je sens sa moiteur à travers le tissu fin, une preuve liquide de son abandon.

— Tu es si impatiente... grondé-je, ma bouche effleurant le lobe de son oreille alors que mes doigts commencent une exploration méthodique, pressant la pulpe de mon pouce contre son intimité déjà offerte.

Elle laisse échapper un gémissement qui se répercute sur les parois de métal, un son animal qui brise le vernis de sa retenue. Ses mains sur le miroir se crispent, ses ongles crissent sur le verre, y laissant des traces de buée et de désir. L'infini des reflets nous renvoie cette image : une femme soumise à sa propre faim, un homme qui devient l'instrument de sa perte.

Je ne suis plus l'architecte. Je suis le prédateur dans sa tanière d'acier. Je remonte sa jupe jusqu'à sa taille, dévoilant dans le miroir la nudité de son fessier, cette cambrure parfaite que je rêve de marquer de mon empreinte. L'odeur du sexe commence à se mêler à celle du métal chaud. C'est une odeur de fauve, de sueur et de soumission.

— Regarde bien, Éléonore, dis-je en forçant son regard vers le reflet de mon entrejambe qui pousse furieusement contre mon pantalon de costume. Il n'y a plus de poésie ici. Juste nous. Juste ce besoin.

Mes doigts s'enfoncent maintenant en elle, sans préambule superflu, cherchant la source de sa chaleur. Elle tressaille, son corps se cambrant contre moi, cherchant un appui qu'elle ne trouve que dans mes mains rudes et le verre froid de l'ascenseur. Les miroirs ne mentent pas : ils capturent chaque spasme, chaque millimètre de peau qui rougit, chaque goutte de sueur qui perle à la commissure de ses tempes.

Nous ne sommes plus deux. Nous sommes une multitude, perdus dans une boîte de nuit éternelle, où la seule loi est celle de la chair. Le siège est bel et bien terminé. L'invasion commence.

Mes doigts sont des intrus, des conquérants dans ce sanctuaire de chair et de soie. Je sens l'humidité brûlante d'Éléonore, cette sève épaisse qui nappe ma peau, glissant entre mes phalanges avec un bruit de succion discret, presque indécent, que le silence de l'ascenseur amplifie. Chaque va-et-vient est une ponctuation dans notre souffle court. Je ne cherche pas la douceur ; je cherche la vérité, celle qui se cache sous ses airs de porcelaine. Elle est une mer déchaînée, et je m'y noie avec une faim de loup.

« Regarde-toi, Éléonore, » murmuré-je à son oreille, ma voix n'étant plus qu'un râle sourd, une vibration qui semble faire trembler les parois de métal. « Regarde comme tu te donnes, même sans un mot. »

Dans le reflet, je vois son visage se décomposer. Ses yeux sont mi-clos, révélant un liseré de blanc, signe de son abandon. Sa lèvre inférieure, mordue par ses dents impatientes, est gonflée, rougie de désir. Derrière elle, je suis une ombre massive, une silhouette sombre de costume froissé dont les mains s'activent dans l'ombre de sa robe relevée. Mes doigts s'écartent, explorant les replis les plus secrets, trouvant ce petit bouton de chair qui palpite furieusement sous mon pouce.

Elle pousse un gémissement étranglé, un son qui n'a plus rien d'humain, une plainte animale qui vient se briser contre le verre froid. Sa tête bascule en arrière, venant heurter mon épaule, et ses mains cherchent frénétiquement une prise sur les barres chromées de la cabine. Ses ongles crissent sur le métal.

— Je... je n'en peux plus, murmure-t-elle, son souffle venant mourir contre mon cou. S'il te plaît...

Sa voix est un supplice délicieux. Je retire brusquement mes doigts, provoquant un hoquet de frustration chez elle. Elle se retourne, le regard flou, ses joues marquées par le pourpre de l'excitation. Elle est défaite, magnifique dans son désordre. La soie de sa robe de cocktail est remontée jusqu'à sa taille, dévoilant la blancheur laiteuse de ses cuisses que j'ai déjà marquées de la rougeur de mes paumes.

Sans un mot, je défais ma ceinture. Le cuir claque, un bruit sec de fouet dans l'espace restreint. Je ne quitte pas ses yeux. Je veux qu'elle voie tout. Je veux qu'elle voie l'instrument de sa chute. Quand je libère mon sexe de mon pantalon, il surgit, tendu à rompre, une veine saillante battant au rythme de mon cœur affolé. Il est lourd, chaud, déjà perlé de cette rosée pré-éjaculatoire qui témoigne de mon impatience.

Éléonore laisse échapper un soupir tremblant. Ses yeux s'abaissent vers mon entrejambe, fascinés. Dans les miroirs, il y a maintenant des dizaines de mains qui se tendent, des dizaines de sexes qui pointent vers des dizaines de femmes consentantes. L'infini se condense sur cet instant précis.

Je saisis sa hanche avec une force que je ne soupçonnais pas, l'attirant contre moi. Le contact de sa peau nue contre mon membre brûlant est un choc électrique. Elle est si mouillée que mon sexe glisse immédiatement le long de sa fente, se gorgeant de son odeur de musc et de fleurs fanées. C'est une torture de ne pas l'envahir tout de suite, de rester là, à frotter ma virilité contre ses lèvres gonflées, à sentir sa chaleur m'appeler, m'aspirer.

— Tu sens ça ? dis-je en écrasant mon bassin contre le sien. Tu sens comme je suis à toi ?

Elle ne répond pas par des mots. Elle enroule ses jambes autour de ma taille, se suspendant à mon cou. Le poids de son corps m'oblige à reculer d'un pas, mon dos rencontrant le miroir opposé. Le froid du verre traverse mon veston, créant un contraste violent avec le feu qui dévore mon bas-ventre.

Je la soulève, mes mains ancrées sous ses fesses charnues, les pétrissant avec une brutalité gourmande. Elle gémit plus fort, ses cuisses enserrant mes hanches comme un étau de velours. Je sens son clitoris frotter contre la base de mon membre à chaque mouvement, une friction délicieuse qui menace de me faire perdre tout contrôle.

— Baise-moi, lâche-t-elle enfin, les yeux plantés dans les miens. Ici. Maintenant. Brise tout, je m'en fiche.

Sa vulgarité soudaine agit comme un déclic. Je ne suis plus l'homme en costume, l'associé, l'invité de cette soirée mondaine. Je suis la bête. Je guide ma verge à l'entrée de son antre, sentant la résistance délicate de ses chairs avant de m'enfoncer d'un coup sec, profond, jusqu'à la garde.

Le cri qu'elle pousse est étouffé par ma bouche qui vient s'écraser sur la sienne. Ma langue explore son palais avec la même rage que mon sexe explore ses entrailles. Elle est si serrée, si accueillante, que je manque de jouir dès la première poussée. C'est un ajustement parfait, une clé dans sa serrure de chair.

Je commence le mouvement, un va-et-vient lent, méthodique, cruel. Je veux qu'elle sente chaque millimètre de ma progression, chaque nervure qui la laboure de l'intérieur. Dans les reflets, je vois nos deux corps soudés, ne formant plus qu'une masse mouvante, une sculpture de sueur et de désir. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent — ce \*slap\* rythmé de la peau contre la peau — emplit la cabine, se mêlant au ronronnement mécanique de l'ascenseur qui continue sa course aveugle vers les sommets.

Je la regarde dans le miroir latéral. Sa tête est jetée en arrière, ses yeux révoltés. Je vois mon sexe disparaître en elle puis réapparaître, brillant de ses fluides, avant de plonger à nouveau. L'image est d'une crudité insoutenable. Nous sommes une machine de plaisir, un engrenage de luxure tournant à plein régime.

Mes mains quittent ses fesses pour venir saisir ses poignets, les plaquant contre le miroir au-dessus de sa tête. Je la domine totalement, mon corps la clouant contre le verre. Je sens sa jouissance monter, cette tension insupportable qui raidit ses muscles, ce tremblement qui commence au fond de ses cuisses et qui se propage à tout son être.

« Pas encore, Éléonore, » grondai-je, accélérant la cadence, mes coups devenant plus courts, plus sauvages. « Tu ne pars pas sans moi. »

La sueur perle sur mon front, goutte sur son décolleté, brillant comme des diamants sous les spots de la cabine. L'air est devenu irrespirable, saturé de l'odeur du sexe cru, de l'ozone et de notre propre épuisement. Nous sommes au bord du gouffre, suspendus entre ciel et terre, et chaque nouveau choc contre son col de l'utérus me rapproche de l'explosion finale. Mais je retiens le déluge. Je veux qu'elle souffre de ce plaisir, je veux qu'elle brûle jusqu'à ce qu'il ne reste rien d'autre que l'écho de nos gémissements dans cette boîte de verre.

Mes doigts se crispent davantage sur ses poignets, écrasant sa peau laiteuse contre le froid impitoyable du miroir. Dans le reflet, je vois des dizaines de versions de nous, une légion d'amants piégés dans l'argenture, répétant à l'infini ce mouvement de va-et-vient qui nous déchire. Le verre est devenu flou, marqué par la buée de nos souffles courts et la trace grasse de nos fronts qui s'y sont heurtés.

Éléonore rejette la tête en arrière, son crâne frappant doucement la paroi dans un rythme sourd qui ponctue mes assauts. Ses yeux ne sont plus que deux fentes sombres où se noie toute raison. Elle est à l'agonie, cette agonie délicieuse que je lui impose, suspendue au bout de ma verge qui la laboure sans trêve. Je sens ses muscles pelviens se convulser, de petites décharges électriques qui enserrant mon sexe, le pressent, le supplient de rompre le barrage.

— Regarde-nous, murmurai-je contre son oreille, ma voix n'étant plus qu'un râle caverneux. Regarde ce que tu es devenue.

Elle ouvre les paupières, ses pupilles dilatées cherchant son propre reflet dans l'angle mort du miroir. Elle voit ma main libre quitter son poignet pour venir s'écraser sur son sein, le pétrissant avec une brutalité possédée, tandis que mes reins continuent leur travail de démolition. La cambrure de son dos est une ligne de tension pure, un arc prêt à rompre. L'odeur est partout : cette fragrance musquée de la chair en rut, mêlée au parfum capiteux qu'elle portait ce soir, désormais corrompu par la sueur et le foutre qui perle déjà à la commissure de notre jonction.

Le rythme change. Je ne suis plus dans la retenue, je suis dans l'urgence animale. Mes coups de boutoir se font plus profonds, cherchant à atteindre ce point de non-retour où la douleur s'efface devant l'incendie. À chaque estocade, le bruit est plus humide, plus cru — ce claquement de la peau contre la peau qui résonne dans la cabine étroite comme une percussion de guerre. Je sens le liquide séminal monter, une lave épaisse qui cogne contre les parois de mes testicules, cherchant l'issue.

— Maintenant, Éléonore... Maintenant !

Elle lâche un cri, un son qui n'a plus rien d'humain, un déchirement de gorge qui s'étouffe contre le verre. Ses parois vaginales se transforment en une main de fer, un étau frénétique qui me broie dans une série de spasmes ininterrompus. C'est le signal. Je lâche sa seconde main, mes paumes s'écrasent de chaque côté de son visage contre le miroir, et je m'enfonce en elle jusqu'à l'os, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un millimètre d'air entre nous.

Le barrage cède.

L'explosion est totale, un cataclysme qui me vide de ma substance. Je sens le jet brûlant de mon sperme inonder son antre, vague après vague, un flux saccadé qui

semble ne jamais vouloir s'arrêter. Mes muscles se tétanisent, ma mâchoire se verrouille, et mon front vient se coller contre le sien, nos sueurs se mélangeant pour ne former qu'un seul voile brillant. Je continue de pulser en elle, de longs tressaillements qui me parcourent l'échine tandis qu'elle continue de décharger son plaisir, son corps entier secoué par des soubresauts électriques.

Nous restons ainsi, soudés, deux naufragés accrochés à une épave de verre et d'acier. Le silence qui suit est assourdissant, seulement troublé par le sifflement de nos poumons qui luttent pour retrouver de l'oxygène. Dans les miroirs, l'image est celle d'un champ de bataille : nos corps sont rouges, luisants, marqués par les doigts, les dents, et cette humidité poisseuse qui recouvre tout.

L'ascenseur finit par ralentir. Un léger tressaillement, puis l'immobilisation. Le "ding" électronique résonne comme un coup de feu dans la pénombre de la cabine.

Je me retire lentement, un bruit de succion indécent marquant la fin de notre union. Un filet de mélange intime, opalin et chaud, s'écoule le long de sa cuisse intérieure, traçant un chemin luisant sur sa peau avant de disparaître sous l'ourlet de sa robe froissée. Éléonore glisse doucement contre le miroir, ses jambes ne la portant plus, et je la rattrape par la taille pour empêcher sa chute.

Ses yeux reviennent lentement vers moi, encore embrumés par la petite mort. Elle ne dit rien. Elle n'a pas besoin de parler. L'empreinte de mes mains sur le miroir, entourant le fantôme de son corps, est le seul témoignage dont nous avons besoin.

Les portes s'ouvrent sur le couloir silencieux du dernier étage. L'air frais s'engouffre dans la cabine, dissipant l'odeur de notre débauche. Je réajuste mes vêtements d'un geste mécanique, le cœur battant encore comme un tambour de guerre. Je lui tends la main, un geste presque civilisé qui détonne avec la sauvagerie qui vient de nous consumer.

Elle la saisit, ses doigts tremblants encore, et sort de la boîte de métal. Derrière nous, les miroirs gardent les traces de notre passage : la buée s'évapore déjà, mais les reflets de ce que nous avons été l'un pour l'autre, dans cet infini de verre, resteront gravés sous la surface, invisibles et éternels.

Le chapitre se ferme sur le bruit des portes qui se rejoignent, nous laissant seuls dans le couloir, marqués au fer rouge par l'absolu de l'instant.

# Chapitre 9

## La Secousse du Destin

L'obscurité relative de la cabine n'était troublée que par le halo blafard du plafonnier, une lumière crue qui se fragmentait à l'infini sur les parois de verre. Dans cet espace de trois mètres carrés, le temps s'était suspendu, dilaté par une attente insoutenable. Éléonore était contre moi, ou plutôt, elle se fondait en moi. Je sentais la chaleur irradiant de son corps à travers le lin fin de ma chemise, une fournaise délicieuse qui contrastait avec la froideur impersonnelle des miroirs contre lesquels je l'avais plaquée.

Ses mains, d'une blancheur de porcelaine, étaient agrippées à mes épaules, ses ongles s'enfonçant dans ma chair comme pour y ancrer son désir. Elle respirait par saccades, un souffle court, parfumé à l'iris et à l'amande, qui venait mourir contre mon cou. Ses yeux, d'un gris d'orage, fixaient le panneau de contrôle, ce décompte numérique qui s'était arrêté sur le chiffre sept, nous condamnant à cet entre-deux érotique, suspendus au-dessus du vide.

Soudain, un gémissement métallique déchira le silence. Ce n'était pas un cri d'agonie, mais celui d'une bête qui se réveille. L'ascenseur tressaillit violemment. La secousse fut si brusque qu'Éléonore bascula vers l'avant, sa poitrine s'écrasant contre la mienne, tandis que mes mains callouses descendaient d'un mouvement réflexe pour la stabiliser, saisissant ses hanches avec une autorité nouvelle. Sous mes paumes, le tissu de sa minijupe provocante, un cuir souple et noir, semblait frémir de sa propre vie.

Un déclic hydraulique résonna dans la cage d'acier. Le chiffre « 8 » s'alluma d'un rouge agressif. L'ascenseur repartait.

— Gabriel... souffla-t-elle, son prénom comme une supplique, une note brisée dans le vacarme des poulies.

L'urgence nous percuta de plein fouet. Ce n'était plus une lente parade de séduction, mais une course contre la montre, une décharge d'adrénaline qui électrisa mon sang. Nous n'avions que quelques secondes avant que la boîte de métal ne recrache nos corps dans la réalité aseptisée du couloir. Le sentiment d'impunité, né de cet enfermement forcé, se mua en une fureur de vivre, une nécessité animale de consommer l'instant avant qu'il ne s'évapore.

Je plongeai mes mains sous l'ourlet de sa jupe. Le contraste fut un choc : la fraîcheur du cuir contre le dos de mes mains, et la chaleur dévastatrice de sa peau nue. Elle ne portait rien dessous. Ma surprise fut de courte durée, balayée par l'évidence de son offrande. Mes doigts, habitués à la rigueur des plans d'architecte et à la dureté des chantiers, se firent explorateurs, cartographes de son intimité.

Éléonore renversa la tête en arrière, sa nuque cambrée offrant la ligne gracile de sa gorge à la lumière crue. Un gémissement rauque s'échappa de ses lèvres entrouvertes, un son qui n'avait plus rien de la retenue de l'éditrice de poésie qu'elle était le jour. Elle était une ode, un vers libre, une rime sauvage que je brûlais de scander.

Je la soulevai sans effort, ses jambes s'enroulant naturellement autour de ma taille, ses cuisses enserrant mes hanches avec une force insoupçonnée. Le contact était total, brutal, magnifique. Dans les miroirs, je voyais une forêt de corps entremêlés, une multiplication infinie de notre étreinte qui semblait peupler l'ascenseur d'une foule de voyeurs fantomatiques. Chaque mouvement, chaque frisson était démultiplié par le verre, créant une chorégraphie de chair et de reflets où je ne savais plus où s'arrêtait mon bras et où commençait sa cambrure.

Le chiffre « 9 » clignota.

L'ascenseur montait avec une fluidité insolente, nous narguant de sa régularité mécanique. Je sentais contre mon ventre l'humidité de son désir, un fluide chaud qui agissait comme un lubrifiant naturel, une promesse de noyade. Mes doigts s'enfoncèrent plus profondément, cherchant le bouton de rose déjà gonflé, vibrant de son propre pouls. Elle se mit à trembler, de grands frissons qui secouaient tout son être, tandis que ses seins, libérés par le jeu de sa blouse défaite, heurtaient ma poitrine à chaque soubresaut de la cabine.

— Plus vite, Gabriel... gémit-elle à mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un murmure de sueur et de velours. On arrive...

L'urgence nous rendait fous. Je cherchai sa bouche, non pour un baiser, mais pour une dévoration. Nos langues se livrèrent une bataille sans merci, goût de café noir et de désir brut. Ma main libre agrippa l'arrière de sa tête, mes doigts s'emmêlant dans ses cheveux châtain, tandis que l'autre continuait son office de sape, la malaxant, la pétrissant, la préparant à l'assaut final.

Nous étions deux naufragés sur un radeau de métal, portés par une mer de câbles et de graisse, cherchant dans le corps de l'autre une ancre, une vérité, un absolu. L'odeur de nos corps en sueur, mêlée à l'ozone de l'électricité, créait une atmosphère de serre tropicale, étouffante et grisante.

Le chiffre « 10 » s'afficha. La secousse de l'arrêt était imminente. Chaque centimètre de ma peau hurlait pour elle, chaque muscle de mes bras était bandé sous l'effort de la maintenir ainsi, suspendue entre le ciel et la terre, entre la pudeur et l'obscénité.

— Maintenant, ordonna-t-elle, ses yeux ancrés dans les miens, y cherchant l'acier de ma volonté.

Il n'y avait plus de place pour la poésie, seulement pour la prose brutale des corps qui

s'entrechoquent. Je libérai ma propre urgence, mon sexe frappant contre la paroi de son ventre avant de trouver son chemin, guidé par ses mains fébriles qui m'orientaient vers le cœur du brasier. L'entrée était étroite, brûlante, un étai de soie qui semblait vouloir m'absorber tout entier.

Le « 11 » s'illumina dans un bip sonore qui sonna comme un glas. Nous étions presque en haut. Le monde extérieur allait bientôt nous réclamer, mais ici, dans cette boîte de Pandore, nous étions les seuls maîtres d'un temps qui s'apprêtait à exploser.

L'entrée fut un déchirement de soie, une déflagration sourde qui résonna jusque dans la moelle de mes os. Quand je m'enfonçai en elle d'un coup de rein sauvage, son cri ne fut qu'un souffle étouffé contre mon épaule, une plainte animale qui se perdit dans le bourdonnement mécanique de la cabine. C'était une jonction parfaite, une étreinte de muqueuses brûlantes qui semblaient se reconnaître après des siècles de famine. Son sexe était un abîme de chaleur liquide, une forge où mon acier se liquéfiait instantanément.

Le chiffre « 12 » s'alluma, baignant nos visages d'une lueur rougeoyante, infernale.

— Oh Dieu... murmura-t-elle, sa voix brisée par la secousse de mon premier mouvement. Ne t'arrête pas. Ne t'arrête surtout pas.

Je n'en avais aucune intention. Mes mains, crispées sur ses fesses rebondies, la soulevaient avec une force que je ne me connaissais pas. Chaque centimètre de ma peau était en feu, chaque pore de mon corps exsudait une sueur qui rendait notre contact glissant, presque huileux. Je me retirai lentement, sentant les plis de sa chair s'agripper à mon gland avec une possessivité démente, avant de frapper à nouveau, plus fort, plus profondément. Le bruit de l'impact, ce claquement de viande contre viande, humide et rythmé, couvrait presque le rôle du moteur au-dessus de nos têtes.

Elle enroula ses jambes plus fermement autour de ma taille, ses talons s'enfonçant

dans le bas de mon dos, m'incitant à une cadence plus brutale. Son bassin cherchait le mien avec une faim insatiable, ses hanches basculant pour accueillir chaque assaut. Elle était une mer déchaînée, et j'étais le navire qui sombrait avec délice dans ses profondeurs.

— Plus vite, ordonna-t-elle à mon oreille, sa langue traçant une ligne de feu sur mon lobe. Je veux que tu me brises, je veux que tu laisses ta marque avant que les portes ne s'ouvrent.

Le chiffre « 13 » clignota. Un chiffre maudit pour certains, mais pour nous, c'était le sommet d'une montagne russe dont nous ne voulions plus descendre. Je changeai d'angle, me redressant pour l'adosser contre le miroir froid. Le contraste thermique était une torture exquise : le froid du verre dans son dos, ma chaleur dévastatrice entre ses cuisses. Elle rejeta la tête en arrière, ses cheveux balayant la surface argentée alors que je la pilonnais avec une régularité de métronome.

Je voyais mon reflet dans le miroir derrière elle : l'image d'un prédateur possédé, les muscles du dos saillants, les veines de mes bras gonflées sous l'effort. Et elle, splendide dans son abandon, les yeux révulsés, la bouche entrouverte laissant échapper des gémissements qui n'avaient plus rien de civilisé. Je voyais nos deux corps s'entrechoquer, le va-et-vient frénétique de mon sexe qui disparaissait presque entièrement dans son antre ruisselant avant de ressortir, brillant de nos fluides mêlés.

— Tu le sens ? grognai-je, le souffle court, mon visage enfoui dans le creux de son cou où battait son pouls affolé. Tu sens comme tu m'étouffes ?

— Je te sens partout... gémit-elle en griffant mon dos, ses ongles traçant des sillons de plaisir et de douleur. Tu es tellement gros... tu me remplis comme si tu allais me fendre. Continue... s'il te plaît, n'arrête pas de me baiser comme ça.

Le « 14 » s'illumina. La pression augmentait dans ma poitrine, un cocktail

d'adrénaline et de désir pur qui menaçait de me faire exploser trop tôt. Chaque coup de rein était une prière et un blasphème. Je sentais les parois de son vagin se contracter par vagues successives, de petits spasmes électriques qui me flagellaient les nerfs. Elle était au bord, je le sentais à la manière dont ses doigts se crispaient dans mes cheveux, à la façon dont son souffle se transformait en petits hoquets saccadés.

L'ascenseur vibra légèrement, une oscillation qui se répercuta directement dans nos corps soudés. Le rythme de la machine et celui de notre plaisir se confondaient. Je la sentais mouiller contre moi, un flot de lubrification naturelle qui rendait chaque va-et-vient plus fluide, plus obscène. L'odeur de notre sexe, musquée et entêtante, saturait l'espace confiné, transformant la cabine de métal en un sanctuaire de chair.

— Regarde-moi, exigeai-je.

Elle ouvrit les yeux, ses pupilles dilatées par l'extase, deux puits d'ombre où je voyais ma propre perte. Je ralentis un instant, juste assez pour lui faire sentir chaque ride de mon sexe contre son point le plus sensible, avant de repartir dans une série de poussées courtes et violentes, cherchant le fond de son être, cherchant à atteindre cette part d'elle que personne n'avait jamais touchée.

Le bip du « 15 » retentit. Nous approchions du sommet. Mon cœur cognait contre mes côtes comme un prisonnier cherchant la sortie. Mon plaisir montait, une marée noire, puissante, irrésistible. Ses muscles internes commençaient à danser autour de moi, une étreinte rythmique qui m'arrachait des grognements de bête.

— Encore... murmura-t-elle, ses hanches tournoyant pour capturer la moindre parcelle de sensation. Ne me laisse pas... pas encore...

Je la soulevai un peu plus haut, mes avant-bras tremblant sous la tension, l'écrasant contre la paroi de métal qui semblait vibrer à l'unisson de notre frénésie. Nous

n'étions plus deux êtres humains, nous étions une seule masse de nerfs et de désir, un moteur lancé à pleine vitesse vers un mur inévitable.

Le chiffre « 16 » apparut sur le cadran. Le compte à rebours final avait commencé. Chaque seconde gagnée sur le destin était un vol, une insulte délicieuse à la réalité qui nous attendait de l'autre côté de ces portes coulissantes. Je savais que l'orgasme était là, tapi dans l'ombre, prêt à nous foudroyer tous les deux, mais je luttais contre lui, voulant étirer ce moment de pure bestialité jusqu'à l'insupportable.

— Je vais te dévorer, soufflai-je contre ses lèvres, mon sexe heurtant son col de l'utérus avec une précision chirurgicale.

Elle répondit par un cri étouffé, ses dents se plantant dans mon épaule pour ne pas hurler sa jouissance naissante. Sa poitrine se soulevait violemment, ses seins écrasés contre mon torse, les pointes durcies par l'excitation nous marquant mutuellement. Nous étions à l'apogée de la tension, là où la douleur devient plaisir, là où le temps s'arrête de couler pour se transformer en un point unique, brûlant, absolu.

Le chiffre « 17 » se mit à briller. La fin approchait, mais le feu n'avait jamais été aussi ardent.

Le chiffre « 18 » s'alluma, narguant ma raison d'un éclat rouge rubis. Sous nous, le mécanisme de l'ascenseur vibrait, une pulsation sourde qui se répercutait jusque dans mes couilles, amplifiant chaque va-et-vient, chaque glissement humide de ma chair dans la sienne. Ce n'était plus seulement une étreinte, c'était une course contre la montre, une lutte contre la pesanteur et la bienséance.

Je la soulevai un peu plus haut, mes mains s'enfonçant dans la pulpe charnue de ses fesses, les écartant pour permettre une pénétration plus totale, plus indécente. Elle était trempée, un abîme de velours brûlant qui m'aspirait à chaque poussée. Le bruit de notre accouplement — ce claquement rythmé et mouillé de nos sexes qui se

heurtaient — résonnait contre les parois d'inox comme un métronome démoniaque.

— Regarde, haletai-je à son oreille, ma voix n'étant plus qu'un grognement animal. Regarde comme tu me prends tout.

Ses yeux étaient révulsés, noyés dans un océan de luxure. Elle agrippa les barres de maintien de la cabine, se cambrant avec une violence désespérée tandis que je la labourais avec une rage sourde. « 21 ». L'air dans cette cage de métal était devenu irrespirable, saturé de l'odeur de notre sueur, de l'arôme musqué de son excitation et de l'ozone électrique des câbles en mouvement.

Je sentis les muscles de son vagin se contracter autour de moi, des vagues de spasmes électriques qui me broyaient le gland. C'était une agonie délicieuse. Elle commença à gémir, un son guttural, presque une plainte, alors que je sentais son clitoris, gorgé de sang et de feu, frotter contre mon os pubien à chaque coup de buttoir.

— Encore... plus fort... déchire-moi, murmura-t-elle dans un souffle saccadé, ses ongles s'enfonçant dans le métal froid, cherchant un appui que seul mon corps lui offrait.

« 24 ». La vitesse semblait s'accélérer. Ou était-ce mon cœur ? Je ne faisais plus la distinction entre le mouvement de la machine et celui de mes hanches. J'étais un piston de chair, une bête aveugle cherchant son salut dans son antre. Je la martelais sans aucune retenue, cherchant le fond de son être, voulant marquer son col de ma propre empreinte. À chaque impact, une giclée de ses fluides lubrifiés s'écoulait le long de mes cuisses, un mélange visqueux et chaud qui rendait nos mouvements encore plus fluides, plus obscènes.

« 27 ». L'imminence du choc final me fit perdre pied. Je sentis le barrage rompre à l'intérieur de moi. La tension dans mes reins devint insoutenable, une brûlure blanche qui remontait le long de ma colonne vertébrale. Elle le sentit aussi. Ses jambes se

resserrèrent autour de ma taille comme un étau, ses talons s'ancrant dans mes reins. Son corps entier se mit à trembler, une secousse sismique qui partait de son centre pour irradier jusqu'à la pointe de ses doigts.

— Je viens... je viens ! hurla-t-elle, oubliant les caméras, oubliant le monde extérieur, oubliant tout ce qui n'était pas cette friction sauvage.

Elle se figea brusquement, son dos se creusant à l'extrême, ses parois vaginales me convulsant dans une série de traites frénétiques. C'était le signal. Je m'enfonçai en elle une dernière fois, de toute ma longueur, le gland percutant son col avec une force de démolition. Mon cri se perdit dans son cou alors que mon sperme jaillissait, une explosion de lave qui inondait ses profondeurs, vague après vague, un flot intarissable qui semblait vouloir me vider de ma substance même.

Nous restâmes soudés l'un à l'autre, haletants, nos poitrines s'écrasant dans un rythme désordonné. Je continuais de pulser en elle, sentant son propre orgasme s'éterniser en de petits frissons électriques qui me parcouraient l'échine. Le liquide séminal, mêlé à ses sucs, commença à déborder, glissant lentement entre nos sexes pour venir tacher le sol de la cabine.

« 30 ».

Le carillon retentit, une note cristalline et cruelle.

La cabine s'immobilisa avec une douceur ironique. Les portes coulissantes s'ouvrirent sur le couloir feutré du dernier étage, baigné d'une lumière tamisée, vide et silencieux.

L'air frais s'engouffra, nous frappant comme une gifle. Je ne bougeai pas tout de suite, la laissant glisser lentement le long de mon corps. Le bruit de la succion de nos sexes se séparant fut le dernier écho de notre débauche. Ses pieds touchèrent le tapis,

ses jambes flageolantes manquant de se dérober. Elle réajusta sa jupe d'un geste machinal, ses doigts tremblants, tandis que je lissais mon pantalon, l'humidité de nos ébats marquant encore l'étoffe.

Nous nous regardâmes un instant, les visages rougis, les lèvres gonflées, les yeux encore brillants de la sauvagerie qui venait de nous consumer. Nous étions deux étrangers à nouveau, mais deux étrangers liés par le crime d'une jouissance volée à l'espace-temps.

Elle sortit la première, le claquement de ses talons sur le marbre sonnait comme la fin d'un rêve. Je restai un instant de plus dans la cabine, respirant l'odeur de notre péché qui flottait encore dans l'air, avant que les portes ne se referment, me laissant seul avec le souvenir de sa chaleur et le goût amer, mais sublime, de l'absolu.

FIN DU CHAPITRE.

# Chapitre 10

## Le Cri Suspendu

L'ascenseur haussmannien n'est pas un simple moyen de transport ; c'est une cage dorée, une boîte de Pandore tapissée de miroirs piqués où l'on se retrouve projeté à l'infini. Ce soir-là, entre le rez-de-chaussée et le huitième étage, le temps s'est distendu, s'est liquéfié sous l'effet de la chaleur qui émanait de nos corps. Éléonore était là, contre la paroi du fond, et son reflet se multipliait dans les glaces latérales, créant une armée de femmes silencieuses, toutes plus désirables les unes que les autres.

Je sentais le ronronnement sourd des câbles dans la plante de mes pieds, une vibration mécanique qui semblait répondre aux battements désordonnés de mon propre cœur. L'espace était si étroit que l'air s'était déjà saturé de son parfum — un mélange de gardénia poudré et de cette odeur musquée, plus secrète, qui trahit l'excitation d'une femme. Mes mains, durcies par le dessin et la manipulation des matériaux bruts sur les chantiers, me démangeaient. J'avais besoin de toucher cette peau de porcelaine, de briser cette réserve d'éditrice sage qu'elle arborait comme un masque.

Sa minijupe était un outrage. Un morceau de tissu noir, si court qu'il ne servait qu'à souligner l'amorce de ses cuisses laiteuses. Elle restait immobile, mais ses yeux, d'un gris d'orage, me fixaient à travers le miroir frontal avec une impudence qui me rendait fou. Il n'y avait plus de poésie dans son regard, seulement un appel viscéral, une faim primitive.

Je fis un pas vers elle. Un seul. La distance entre nous devint un territoire électrique, chargé d'une tension si dense qu'on aurait pu la couper avec une lame. Je ne la touchai pas tout de suite. Je la surplombai, mon ombre dévorant la sienne dans le reflet. Le

métal froid de la cabine contre son dos, ma propre chaleur devant elle.

« Tu trembles, Éléonore, » murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un grognement sourd étouffé par le velours des parois.

Ses lèvres, d'un rouge sombre, s'entrouvrirent. Je vis le mouvement erratique de sa gorge tandis qu'elle déglutissait. Elle ne répondit rien, mais elle écarta légèrement les jambes, une invitation silencieuse et dévastatrice. Le mouvement fit remonter sa jupe de quelques centimètres, dévoilant l'attache de ses bas et la dentelle fine qui mordait sa chair tendre. C'était une vision de luxure pure, une composition architecturale de courbes et d'ombres que je voulais explorer jusqu'à l'épuisement.

Mes doigts trouvèrent enfin son visage. Ma paume rugueuse frotta sa pommette avec une lenteur cruelle, une caresse qui se voulait d'abord une reconnaissance de terrain. Sa peau était brûlante. Je descendis le long de son cou, sentant son pouls s'affoler sous ma pulpe. Je n'étais plus l'architecte du huitième ; j'étais l'animal enfermé avec sa proie consentante, et la cage montait trop vite.

Le chiffre lumineux au-dessus de la porte indiquait le 4. La moitié du chemin. La moitié de l'éternité.

D'un mouvement brusque, je glissai mes mains sous sa jupe. Le contact fut un choc. Elle n'avait rien. Pas de sous-vêtement, seulement le satin de sa peau et l'humidité déjà présente, brûlante, entre ses cuisses. Elle laissa échapper un petit gémissement, un son cristallin qui se brisa contre les miroirs. Ses mains se agrippèrent à mes épaules, ses ongles s'enfonçant dans le tissu de ma veste.

Je la soulevai sans effort, la plaquant contre le miroir froid. Le contraste entre le verre glacé sur son dos et la fournaise de mon sexe contre son ventre la fit cambrer violemment. Dans les reflets infinis, je vis des dizaines de Gabriel posséder des dizaines d'Éléonore, un ballet érotique qui se répétait jusqu'à la perte de vue.

J'enfouis mon visage dans le creux de son épaule, respirant l'odeur de sa sueur naissante, tandis que mes doigts cherchaient, fouillaient, s'enfonçaient dans sa fente béante et déjà gorgée de désir.

Elle était inondée. Ses sucs lubrifiaient mes doigts, une traînée de fluide brillant que je remontai sur sa hanche avant de la porter à mes lèvres. Le goût était métallique, entêtant, sauvage.

« Regarde-nous, » ordonnai-je, ma voix étranglée.

Elle releva la tête, ses cheveux défaits encadrant un visage transfiguré par la luxure. Ses yeux rencontrèrent les miens dans la glace. Elle vit ma main disparaître entre ses jambes, le va-et-vient rythmique, le bruit de succion obscène de mes doigts qui la travaillaient sans relâche. Elle vit son propre corps s'abandonner, ses cuisses s'ouvrir davantage, offrant sa rose pourpre à ma voracité.

Le 5 clignota. Le temps se resserrait comme un étau. Nous n'étions plus dans un immeuble de standing, nous étions dans le ventre d'une bête de fer, et le cri qui montait dans sa gorge menaçait d'exploser avant même que je ne l'aie pénétrée. J'ouvris ma braguette d'un geste sec, mon sexe pulsant, impatient de se perdre dans cette profondeur mouillée.

L'urgence était devenue une douleur. Chaque seconde perdue était un crime. Je la sentis se presser contre moi, cherchant le contact direct, cherchant la lame de chair qui allait enfin la fendre. Elle se frottait contre mon pantalon avec une frénésie désespérée, son bassin cherchant le mien dans une danse de possession totale.

« Prends-moi, Gabriel... Maintenant. Oublie le reste, prends-moi ici, tout de suite. »

Sa voix n'était plus qu'un souffle écorché. Je ne me fis pas prier. Je la repositionnai d'une main ferme, mes doigts s'accrochant à ses fesses pleines pour la guider. Je

sentis la pointe de mon gland heurter l'entrée de son temple, ce seuil brûlant d'où émanait une chaleur de brasier. Un instant de suspension. Un instant où l'air se raréfia, où les miroirs semblèrent trembler.

Puis, d'un coup de rein sauvage, je l'enfonçai.

Le choc fut tellurique, un séisme qui remonta de mes reins jusqu'à la base de mon crâne. Je l'avais transpercée d'un seul coup, sans retenue, brisant la dernière frontière entre nos deux solitudes. Elle poussa un cri qui se perdit contre mon épaule, une plainte sourde, mi-agonie, mi-extase, tandis que ses ongles s'enfonçaient dans mon dos, cherchant à s'ancrer dans ma chair pour ne pas sombrer.

Je restai un instant immobile, enterré en elle jusqu'à la garde. La sensation était suffocante. Son sexe était un étai de velours trempé, une gaine de soie brûlante qui pulsait autour de mon membre avec une régularité de cœur affolé. Je sentais les battements de son sang contre le mien, une syncope sauvage. L'odeur de son excitation, ce parfum musqué et salé, monta à mes narines, plus entêtant que n'importe quel stupéfiant.

— Oh Dieu... Gabriel... murmura-t-elle dans un souffle saccadé.

Elle bascula la tête en arrière, son cou s'offrant à moi comme une promesse de sacrifice. Dans le miroir de l'ascenseur, je vis nos reflets démultipliés à l'infini : un monstre à deux dos, une chimère de sueur et de muscles tendus sous la lumière crue du plafonnier. Je me retirai lentement, centimètre par centimètre, savourant l'arrachement de la succion, avant de replonger avec une force dévastatrice.

Le bruit fut celui d'un claquement humide, une percussion de peaux qui se heurtent violemment. Elle tressaillit, ses jambes se resserrant autour de ma taille, ses talons tambourinant contre mes fesses. Chaque va-et-vient était une conquête. Je ne voulais pas seulement la posséder, je voulais l'envahir, la marquer de mon empreinte la plus

profonde.

Je saisis ses hanches à pleines mains, mes doigts s'enfonçant dans la chair tendre de ses fesses, la maintenant fermement contre moi pour que chaque coup de rein soit une collision totale. Je n'étais plus un homme, j'étais une machine biologique, un prédateur mû par un instinct millénaire. Je la voyais se cambrer, sa poitrine heurtant mon torse à chaque impact, ses mamelons durcis frottant contre le tissu de ma chemise ouverte.

— Regarde-moi, ordonnai-je d'une voix rauque, méconnaissable.

Elle ouvrit des yeux embrumés, des pupilles dilatées par le plaisir et l'effroi de perdre le contrôle. Je vis l'instant précis où elle bascula. Son visage se décomposa, ses traits se tordirent dans une grimace de douleur délicieuse. Elle commença à gémir, un son animal, continu, qui vibrait dans ma propre gorge.

— Plus fort... Gabriel, tue-moi... ne t'arrête pas...

Sa demande fut le signal d'une accélération brutale. Mes mouvements devinrent frénétiques, presque saccadés. La sueur perla sur mon front, ruisselant entre mes omoplates, collant nos corps l'un à l'autre dans une fusion visqueuse. L'ascenseur continuait sa lente ascension, indifférent à la tempête qui ravageait son habitacle de métal. Les chiffres rouges au-dessus de la porte défilaient : 7, 8, 9... Chaque étage franchi était un pas de plus vers l'inéluctable, vers la fin de cette parenthèse hors du monde.

L'urgence me rendit cruel. Je la retournai contre le miroir froid. Le contraste fut instantané : son ventre chaud contre la vitre glacée, mon sexe la labourant par-dessous avec une cadence de métronome enragé. Elle plaqua ses mains contre le verre, ses paumes laissant des traces de buée erratiques. Je voyais son visage de face dans le reflet, ses lèvres entrouvertes, sa langue cherchant de l'air, alors que je la prenais avec

une sauvagerie de bête.

Mes mains remontèrent le long de son dos cambré pour saisir ses cheveux, tirant sa tête en arrière pour l'obliger à voir ce que nous faisons. Elle vit mon sexe disparaître en elle, noyé dans ses sucs, ressortir luisant de son foutre et du mien, pour s'y engouffrer à nouveau avec ce son de succion obscène qui emplissait l'espace clos.

— Tu sens comme tu m'accueilles ? grognai-je à son oreille, ma voix vibrant contre son lobe qu'elle mordit dans un spasme. Tu es trempée, tu ne peux plus te cacher.

— Je suis à toi... tout est à toi... fends-moi... encore...

Elle commença à avoir des spasmes, de petits tremblements qui parcouraient ses cuisses et se répercutaient dans mon propre bassin. Le plaisir devenait une douleur insupportable, une tension électrique qui menaçait de tout faire sauter. Je sentais mon propre orgasme monter du plus profond de mes entrailles, une lave noire et brûlante prête à jaillir. Ma vision se brouillait, le monde se réduisait à ce point de contact, à cette friction de plus en plus rapide, de plus en plus brutale.

La chaleur dans l'ascenseur était devenue tropicale. L'air était saturé de nos souffles mêlés, de l'odeur de la jouissance crue. Chaque coup que je lui portais la faisait gémir plus fort, ses ongles griffant maintenant le métal des parois, cherchant une prise, n'importe laquelle, alors que je la soulevais littéralement du sol à chaque pénétration.

Le chiffre 11 s'alluma. Le "Ding" fatidique n'était plus qu'à quelques secondes. Mais à cet instant, l'idée du monde extérieur, de la porte qui allait s'ouvrir, de la réalité qui allait nous rattraper, n'était qu'une abstraction lointaine. Il n'y avait que ce con qui se contractait autour de moi, ce corps qui suppliait pour l'explosion finale, et cette rage de la posséder jusqu'à l'âme avant que le rideau ne tombe.

Je plongeai mes doigts dans son intimité, cherchant son clitoris gonflé, le triturant

avec une force qui lui arracha un hurlement de louve. Elle se mit à vibrer contre moi, tout son corps tendu comme une corde de violon prête à rompre.

— Gabriel... ça vient... oh mon Dieu, Gabriel !

Je ne répondis pas, mes dents serrées à s'en briser les mâchoires. J'accentuai encore la cadence, mes reins frappant contre les siens avec une violence de possédé, ignorant la brûlure de mes muscles, ne cherchant plus que le point de rupture total. Le temps s'étira, s'épaissit comme du plomb fondu. Nous étions au bord du gouffre, suspendus au-dessus du vide, à une seconde de la chute libre.

Le chiffre 12 clignota. Le mécanisme de freinage de la cabine se fit sentir, une légère secousse qui nous envoya l'un contre l'autre. Le point de non-retour était franchi.

La secousse du freinage envoya une onde de choc à travers mes vertèbres, mais loin de m'arrêter, elle démultiplia ma fureur. Ce n'était plus de l'amour, ce n'était plus de la tendresse, c'était une exécution charnelle. Mes hanches claquaient contre les siennes avec un bruit sourd, humide, celui du cuir et de la chair qui se martèlent dans l'étroitesse d'une cage de métal. Chaque coup de boutoir me permettait de m'enfoncer plus loin, de percer ce mystère de soie et de feu qu'elle m'offrait.

Ma main gauche, plaquée contre le miroir froid, laissait une trace de buée et de sueur, tandis que ma droite restait ancrée dans son sexe, mes doigts ne lui laissant aucun répit. Son clitoris était une perle de sang pulsante sous mes phalanges, une petite bille électrique que je tourmentais sans pitié. Je sentais les battements de son cœur jusque dans mon propre gland, une pulsation synchronisée, violente, qui nous soudait dans une même agonie de plaisir.

— Prends-moi, Gabriel... tue-moi... ! hoqueta-t-elle, sa tête basculant en arrière, révélant la ligne tendue de son cou où la veine jugulaire battait la chamade.

Je plongeai mon visage dans le creux de son épaule, aspirant l'odeur de sa peau, un mélange de parfum coûteux, de sel et d'excitation brute. Je mordis la chair tendre, marquant mon territoire, laissant mes dents imprimer l'instant dans sa réalité. Le goût de sa sueur sur ma langue agissait comme un catalyseur. Je sentis la première vague de la fin monter du plus profond de mes reins, une lave épaisse et brûlante qui ne demandait qu'à s'épancher.

Le chiffre 12 s'illumina, fixe désormais. La cabine s'immobilisa dans un dernier soupir hydraulique, mais dans ce petit espace clos, le monde continuait de s'effondrer.

Je n'écoutais plus rien d'autre que le chant de nos corps. Mes va-et-vient se firent plus courts, plus saccadés, une frénésie de bête acculée. À chaque enfoncement, elle poussait un gémissement qui se transformait en un râle guttural, sa poitrine se soulevant dans un effort désespéré pour aspirer l'air qui se raréfiait. Ses parois vaginales commençaient à se contracter autour de moi, des vagues de muscles affolés qui me siphonnaient, me suppliaient de tout lâcher.

— Maintenant ! hurlai-je presque, le visage déformé par l'effort.

C'est alors que le « Ding » résonna. Un son cristallin, pur, presque divin, qui trancha le silence lourd de la cage.

Au moment précis où les portes entamèrent leur lent glissement latéral, le barrage céda. Un spasme colossal la secoua de la tête aux pieds. Ses jambes se resserrèrent autour de ma taille comme des étaux de fer, ses ongles s'enfonçant profondément dans le cuir de ma veste, labourant mon dos. Elle poussa ce cri, ce fameux cri suspendu, une note haute, déchirante, qui sembla vibrer contre les parois de métal avant de s'envoler vers le couloir désert.

En elle, je sentis l'explosion. Une décharge électrique qui me fit perdre toute notion d'espace. Mon sperme jaillit en jets puissants, brûlants, inondant son antre dans une

sensation de perte de contrôle absolue. Je me vidais de mon âme, de ma rage, de chaque atome de mon être. Mon corps se cambra, mes yeux se révulsèrent, et je m'écrasai contre elle, mon visage enfoui dans sa chevelure poisseuse, tandis que le plaisir me foudroyait, m'arrachant des grognements d'animal blessé.

Le temps s'arrêta.

Pendant quelques secondes, nous ne fûmes plus que deux corps entremêlés, deux masses de sueur et de fluides haletant dans la pénombre de l'ascenseur désormais ouvert. L'air frais du couloir s'engouffra dans la cabine, caressant nos peaux fiévreuses, mais nous ne pouvions pas bouger. Je sentais encore les derniers soubresauts de son orgasme qui me massaient le sexe, de petites contractions involontaires, délicieuses, qui prolongeaient l'extase jusqu'à la douleur.

Ma semence coulait entre ses cuisses, une trace de notre crime éphémère marquant le tapis de la cabine.

Je me détachai d'elle avec une lenteur de supplicié, le bruit de la succion de nos sexes se séparant résonnant comme un blasphème dans le luxe feutré de l'étage. Ses yeux étaient vitreux, sa bouche entrouverte, ses lèvres gonflées et rougies. Elle glissa le long du miroir, les jambes tremblantes, incapable de se tenir debout.

Je la rattrapai par la taille, mon souffle court, mon cœur cognant encore contre mes côtes comme s'il voulait s'en échapper. Je l'aidai à réajuster ses vêtements dans un silence religieux, seulement troublé par nos respirations erratiques.

Le rideau était tombé. Le 12ème étage nous attendait, indifférent au séisme qui venait de dévaster nos certitudes. Je jetai un dernier regard au miroir : nous n'étions plus les mêmes. Sous le vernis social, sous les costumes et les artifices, il restait cette trace de sauvagerie, cette odeur de sexe et de vie qui imprégnait l'air.

Je posai une main sur le bord de la porte pour l'empêcher de se refermer.

— C'est fini, murmurai-je, la voix brisée.

Elle hocha simplement la tête, une larme de plaisir ou d'épuisement perlant au coin de son œil, alors que nous faisons le premier pas hors de la cabine, laissant derrière nous l'écho de ce cri qui, enfin, ne serait plus jamais suspendu.

# Chapitre 11

## Le Retour à la Surface

L'air dans la cabine était devenu une matière solide, un amalgame de chaleur animale, d'ozone et de nos exhalaisons mêlées. Mes poumons brûlaient. Je sentais le martèlement de mon sang jusque dans la pulpe de mes doigts, ces doigts encore rougis et gonflés d'avoir exploré chaque repli de son intimité. Éléonore était une vision de dévastation magnifique. Appuyée contre la paroi du fond, ses mains crispées sur la rampe de cuivre, elle semblait ne tenir debout que par la grâce du désir qui reflétait lentement.

Ses yeux étaient révoltés, ses pupilles dilatées par l'orgasme qui venait de la traverser comme une décharge électrique. Une mèche de cheveux bruns, collée par la sueur à sa tempe, barrait son visage d'une cicatrice sombre. Je ne pouvais détacher mon regard d'elle. Dans les miroirs qui nous entouraient, je voyais une armée d'Éléonore, une procession infinie de femmes aux cuisses offertes, aux lèvres tuméfiées, aux poitrines soulevées par un souffle saccadé. C'était un kaléidoscope de luxure, une galerie de portraits où chaque angle révélait une nouvelle trace de notre fureur.

Je fis un pas vers elle, mes bottines de cuir grinçant sur le sol métallique. Le silence de l'ascenseur était plus assourdissant que les cris que nous venions de pousser. Je voyais l'humidité luire sur sa peau, une pellicule de sueur et de sécrétions qui faisait briller son décolleté sous la lumière crue du plafonnier. Mon propre sexe, encore lourd et palpitant de la décharge finale, battait contre la toile de mon pantalon, refusant de s'apaiser tout à fait.

Je posai mes mains callosures sur ses hanches. La soie de sa minijupe n'était plus qu'un chiffon humide, remonté jusqu'à sa taille. Mes paumes rencontrèrent la chaleur

de sa chair nue, la douceur incroyable de ses fesses que j'avais pétris sans retenue. Elle tressaillit au contact, un gémissement rauque s'échappant de sa gorge.

— Regarde-nous, murmurai-je à son oreille, ma voix n'étant plus qu'un grognement animal.

Je la forçai doucement à faire face au miroir. Elle vit ce que je voyais : l'image d'une éditrice de poésie dont le vernis avait volé en éclats. Son chemisier de soie était déboutonné, révélant la dentelle noire de son soutien-gorge qui peinait à contenir l'arrondi de ses seins, marqués par la morsure de mes doigts. Entre ses jambes, l'éclat argenté de sa propre jouissance coulait le long de ses cuisses, une trace indélébile de sa reddition. Elle n'était plus la femme distante du 8ème ; elle était une proie consentante, une bête de plaisir dont les yeux brillaient d'une lueur sauvage.

Ma main descendit, lente, presque religieuse. Je suivis le trajet de cette humidité visqueuse, sentant l'odeur musquée de son sexe remonter jusqu'à mes narines, un parfum entêtant de sel, de métal et de femelle. Mes doigts s'enfoncèrent un instant dans la moiteur de son entrejambe, recueillant le reste de son plaisir. Elle arqua les reins, sa tête basculant en arrière contre mon épaule, ses yeux se fermant sur la vision de sa propre déchéance.

— Tu es trempée, Éléonore. Tu sens ça ? C'est l'odeur de ton abandon.

Je ne cherchais pas la tendresse. Je cherchais à marquer cet instant, à graver dans la structure même de cette cabine l'empreinte de notre sauvagerie. Je voyais dans le miroir le reflet de mon visage, durci par la tension, mes traits taillés comme dans la pierre, mes yeux d'acier fixés sur les siens. J'étais l'architecte de ce désordre, le bâtisseur de ce sanctuaire de chair où nous nous étions perdus.

Le mécanisme de l'ascenseur émit un léger bourdonnement, une vibration qui remonta de mes pieds jusqu'à mon bassin. Nous approchions. Le temps, cet allié qui

nous avait permis de nous oublier, s'apprêtait à nous trahir. Chaque mètre gagné vers le haut était une couche de réalité qui se réimposait à nous.

Je retirai mes doigts, observant avec une fascination morbide les fils de salive et de foutre qui s'étiraient entre ma peau et la sienne. Je les essuyai lentement sur le bord de sa jupe, un geste d'une impudeur totale, une profanation finale avant le retour à la surface. Elle ne protesta pas. Elle restait là, les jambes tremblantes, les genoux fléchis, comme si le simple fait de se tenir droite demandait un effort surhumain.

— On arrive, dis-je, le souffle court.

C'était un avertissement. Une sentence. La boîte métallique ralentit imperceptiblement. La pesanteur sembla s'accroître, nous écrasant un peu plus l'un contre l'autre. Je voyais les chiffres rouges défiler sur le panneau de commande : 6, 7...

Elle commença à bouger, ses mouvements maladroits, presque pathétiques. Elle tenta de refermer son chemisier, mais ses mains tremblaient si fort que les boutons semblaient lui échapper. Je l'écartai doucement, mes doigts habitués à la précision des plans et des mesures prenant le relais. Je boutonnai le vêtement sur sa poitrine encore brûlante, sentant sous le tissu le battement de son cœur, rapide, désordonné, comme un oiseau piégé dans une cage de verre.

Je lissai sa jupe, mes mains descendant avec une lenteur calculée sur ses hanches pour effacer les plis, tout en savourant une dernière fois la chaleur qui émanait de son corps. Elle évita mon regard dans le miroir, fixant le vide, son visage reprenant peu à peu ce masque de marbre que j'avais tant de plaisir à briser. Mais ses lèvres restaient gonflées, rouges d'avoir été dévorées, et l'odeur de notre étreinte flottait toujours autour d'elle, comme un halo invisible et scandaleux.

L'ascenseur s'immobilisa avec un léger sursaut. Le "ding" métallique résonna dans le

silence, brutal comme un coup de feu. Les portes s'entrouvrirent sur le palier moqueté du 8ème étage, ce monde de silence, de politesse et de conventions. L'air frais du couloir s'engouffra dans la cabine, chassant violemment notre chaleur, notre intimité, notre crime.

Éléonore se redressa, une métamorphose glaciale s'opérant sous mes yeux. Elle replia ses bras sur son buste, les épaules hautes, le menton levé. Le séisme était fini. Les débris étaient là, mais elle allait marcher dessus comme s'ils n'existaient pas.

Je restais immobile, les poumons encore brûlants de cet oxygène raréfié par nos souffles courts. Le contraste était violent. D'un côté, l'antre de métal, cette boîte close qui puait le sexe, la sueur et le foutre ; de l'autre, le couloir feutré du huitième étage, baigné d'une lumière tamisée, anonyme, presque chirurgicale.

Je fixais sa nuque. Quelques mèches rebelles s'étaient échappées de son chignon impeccable, collées à sa peau par l'humidité de notre étreinte. C'était la seule faille visible, l'unique preuve de son abdication totale quelques secondes plus tôt. Elle ne s'était pas encore retournée. Elle attendait que le battement de son cœur ralentisse, que le tremblement de ses mains s'apaise.

Je fis un pas vers elle, brisant la distance de sécurité qu'elle tentait de restaurer. Je sentais encore sur mon sexe la morsure de sa chaleur, cette sensation de succion moite qui refusait de me quitter. Ma propre braguette, remontée à la hâte, me comprimait douloureusement. Je n'avais pas fini d'elle. Je ne finirais sans doute jamais.

— Éléonore, murmurai-je.

Le son de son prénom dans ce silence aseptisé sonna comme un blasphème. Elle tressaillit imperceptiblement. Elle ne se retourna pas, mais je vis son profil se durcir dans le reflet de l'inox brossé des portes.

— Rentrez chez vous, répondit-elle d'une voix d'une neutralité terrifiante. C'est terminé.

— Terminé ?

Je ris doucement, un rire sombre, chargé de toute l'arrogance de celui qui a vu l'âme d'une femme s'ouvrir par sa vulve. Je me collais contre son dos, sentant la courbe de ses fesses sous le tissu fin de sa jupe crayon. Ma main, encore imprégnée de son odeur, vint se poser sur sa hanche, la serrant avec une autorité brutale. Je sentis le sursaut de son corps, cette décharge électrique qui nous liait encore malgré ses dénis.

— Tu sens ça ? chuchotai-je à son oreille, mon souffle faisant frémir le lobe qu'elle venait de tenter de lisser. Tu sens cette odeur ? Ce n'est pas ton parfum, Éléonore. C'est le mien. C'est nous. On empeste le foutre et la luxure jusqu'au bout du couloir.

Je descendis ma main plus bas, là où le tissu était encore assombri par une tache invisible à l'œil nu, mais brûlante sous mes doigts : l'humidité de son propre plaisir, cette cyprine abondante que j'avais forcée à couler. Elle ferma les yeux, une expression de douleur ou de jouissance résiduelle crispant ses traits.

— Arrêtez... gémit-elle, mais le mot n'était qu'un souffle sans conviction, une formalité pour sa conscience agonisante.

— Regarde-moi.

Je la saisis par le menton, l'obligeant à pivoter. Son visage était un champ de bataille. Ses yeux, d'ordinaire si clairs et calculateurs, étaient encore dilatés par l'orgasme, sombres comme des puits de pétrole. Ses lèvres, qu'elle essayait de pincer, restaient gonflées, entrouvertes sur une respiration saccadée. Je voyais une goutte de sueur perler à la naissance de ses cheveux et glisser lentement le long de sa tempe.

— Tu crois vraiment que tu peux sortir de cette boîte, marcher jusqu'à ton bureau et signer des dossiers comme si je ne t'avais pas retournée contre cette paroi ? Comme si tu ne m'avais pas supplié de te remplir jusqu'à la garde ?

Elle chercha à se dégager, mais je la plaquai contre le bord de la porte automatique, empêchant la fermeture. Le capteur optique s'affola, les portes battant comme un cœur irrégulier.

— C'était un égarement, cracha-t-elle, retrouvant une lueur de mépris dans le regard. Une pulsion animale. Rien de plus. Vous n'êtes qu'un instrument, un accident de parcours.

— Un accident qui t'a fait hurler mon nom, Éléonore. Un accident qui t'a laissée trempée, les jambes en coton, incapable de tenir debout.

Pour la provoquer, j'insinuai deux doigts entre sa cuisse et le bord de sa culotte, remontant vers la fente encore béante et brûlante de son intimité. Je sentis la viscosité de notre mélange, cette glue érotique qui scellait notre secret. Elle laissa échapper un hoquet étranglé, ses mains s'agrippant violemment à mes revers de veste, non pas pour me repousser, mais pour ne pas s'effondrer.

— Si quelqu'un passait... souffla-t-elle, terrifiée par le risque, mais visiblement excitée par l'abîme qui s'ouvrait sous elle.

— Qu'ils regardent, répondis-je avec une faim renouvelée. Qu'ils voient la grande Éléonore se faire marquer comme une bête dans un ascenseur. Qu'ils voient comment tu trembles quand je touche cet endroit précis...

Je trouvai son clitoris, encore hyper-sensible, et j'exerçai une pression circulaire, ferme, impitoyable. Elle bascula la tête en arrière, heurtant le métal avec un bruit

sourd. Son masque de marbre vola en éclats pour la seconde fois. Ses yeux se révulsèrent.

— Oh Dieu... non... pas ici... pitié...

— Tu ne veux pas de pitié, tu veux que je continue. Tu veux que tout le huitième étage sache que tu m'appartiens, au moins pour cette heure de crime.

Je sentais son désir remonter comme une marée noire, étouffant sa raison. Le couloir était désert, mais chaque bruit lointain, chaque murmure de la climatisation, ajoutait une couche de tension insoutenable. Elle était là, à la limite de deux mondes : celui des apparences et celui de la chair.

Ma main s'enfonça plus profondément, cherchant le col de son utérus, voulant palper le fond de son abandon. Elle était si large, si offerte, si défaite.

— Dis-le, ordonnai-je, ma voix n'étant plus qu'un grognement animal contre son cou. Dis que tu as encore besoin de moi. Dis que tu n'es rien d'autre qu'une traînée en tailleur Chanel dès que les portes se ferment.

Ses ongles s'enfoncèrent dans mes avant-bras, perçant presque le tissu de ma chemise. Elle luttait contre un cri, contre une larme, contre elle-même. Son souffle se fit sifflement.

— Je vous déteste... murmura-t-elle dans un sanglot de luxure. Je vous déteste tellement... Continuez... s'il vous plaît... n'arrêtez pas...

Au bout du couloir, le bruit de pas lointains résonna sur le parquet. Quelqu'un approchait. Elle se figea, le sang se retirant de son visage, mais son corps, traître et affamé, continua de presser mon bassin contre le sien. Le danger était là, à quelques mètres. Et dans cet instant de terreur pure, je vis briller dans son regard une étincelle

de pure folie. Elle ne voulait pas s'arrêter. Elle voulait être prise à la vue de tous.

Le bruit des pas sur le parquet ciré du couloir devenait une métronome de notre perte. Chaque claquement de talon se rapprochait, implacable, tandis que nous étions encore enchaînés l'un à l'autre dans l'étroitesse de l'ascenseur arrêté. Mais ce danger, au lieu de nous paralyser, agit comme un accélérateur de particules.

Ma main s'engouffra sous la soie de son chemisier, cherchant la peau, la chaleur, l'humidité. Je ne voulais pas seulement la posséder ; je voulais l'anéantir sous le poids de son propre désir. Je la saisis par les hanches, mes doigts s'enfonçant dans la chair tendre, et je la soulevai pour l'écraser plus violemment contre la paroi de métal froid. Elle poussa un gémissement étouffé, un son qui oscillait entre l'agonie et l'extase pure, ses jambes s'enroulant instinctivement autour de ma taille, m'offrant un accès total, impudique, à son intimité déjà trempée.

— Regarde-moi, grognai-je à son oreille, ma langue traçant un sillage de feu sur son lobe. Regarde ce que tu es devenue.

Elle ouvrit les yeux, et ce que j'y vis me brûla. Ce n'était plus la directrice de communication glaciale, c'était une bête traquée qui avait fini par aimer ses chaînes. Ses pupilles étaient si dilatées qu'elles avalaient l'iris bleu. Elle chercha ma bouche, non pas pour m'embrasser, mais pour me mordre, pour arracher de moi un cri qui ferait écho au sien.

Je ne retins plus mes coups de boutoir. Mon bassin percutait le sien avec une régularité sauvage, un rythme tribal qui se moquait de la bienséance du huitième étage. Je sentais le glissement visqueux de nos sexes mêlés, l'odeur musquée de son excitation qui emplissait la cabine, étouffante, animale. Elle était une plaie ouverte, un brasier de foutre et de sueur, et je m'y jetais avec une fureur vengeresse.

— Encore... murmura-t-elle, ses ongles labourant mon dos à travers le coton de ma

chemise. Détruisez-moi... s'il vous plaît...

Les pas s'arrêtèrent juste devant les portes. On entendit le murmure d'une conversation, le rire léger d'un collègue. À quelques centimètres de nous, la vie normale continuait, tandis que nous étions dans les tréfonds de l'abjection. Cette proximité du scandale fit basculer le plaisir dans une zone de non-retour. Mon corps se tendit comme un arc. Je sentis les muscles de son vagin se contracter autour de moi, des spasmes électriques qui me broyaient le sexe.

Le temps se dilata. Chaque friction était une décharge, chaque gémissement étouffé une défaite de la raison. Je n'étais plus un homme, j'étais une pulsion de vie et de mort. Éléonore bascula la tête en arrière, sa gorge offerte, blanche, traversée par les battements frénétiques de sa carotide. Elle commença à trembler, de longs frissons qui partaient de ses cuisses pour remonter jusqu'à sa nuque.

— Je... je vais...

Elle ne finit pas sa phrase. Son orgasme la frappa comme une foudre silencieuse. Son corps se cabra, ses doigts se crispèrent sur mes épaules, et elle s'effondra intérieurement sur moi. Au même instant, je l'imitai. Je déversai mon torrent en elle avec une violence qui me vida les poumons, une ponction brutale de tout mon être. Je sentis la chaleur de ma semence se répandre, se mêler à son humidité, un secret brûlant scellé dans l'ombre de l'ascenseur.

Pendant quelques secondes, nous ne fûmes que deux épaves respirant le même air vicié, nos cœurs battant à l'unisson contre le métal.

Puis, le mécanisme de l'ascenseur s'ébroua. Un "ding" cristallin retentit.

Le changement fut instantané. Avant même que les portes ne glissent sur leurs rails, Éléonore se dégagea. Elle se laissa glisser au sol, ses pieds retrouvant la moquette

avec une précision chirurgicale. En un mouvement fluide, elle rabattit sa jupe crayon, lissant le tissu avec une frénésie froide. Elle boutonna son chemisier, ses mains ne tremblant plus du tout.

Quand les portes s'ouvrirent sur la lumière crue du huitième étage, elle était déjà debout, droite, les épaules carrées. Elle rajusta une mèche de cheveux qui barrait son front, son visage redevenant ce masque de porcelaine impénétrable que tout le monde craignait.

Elle sortit de la cabine sans un mot. À mi-chemin dans le couloir, elle s'arrêta et se retourna. Elle me dévisagea, ses yeux redevenus deux morceaux de glace où aucune trace de notre étreinte ne subsistait. C'était un regard de mépris total, une condamnation sans appel.

— Vous avez cinq minutes pour vous présenter dans mon bureau, Monsieur, dit-elle d'une voix claire, sèche, professionnelle. Et tâchez de réajuster votre cravate. Vous avez l'air d'un animal.

Elle tourna les talons, ses escarpins claquant sur le sol avec une autorité retrouvée. Je restai seul dans la cabine, le souffle encore court, l'odeur d'elle encore collée à ma peau, conscient de l'abîme qui venait de se creuser entre nous. La rupture était consommée. Elle venait de reprendre le pouvoir, me laissant là, souillé et hébété, comme si je n'avais été qu'un accessoire jetable dans le théâtre de sa propre perversion.

Les portes se refermèrent lentement sur sa silhouette s'éloignant, me laissant dans le silence de ma propre chute.

# Chapitre 12

## Le Fantôme du Huitième

Vingt et un jours. Cinq cent quatre heures que le métal de l'ascenseur s'est refermé sur son mépris, me laissant seul avec l'écho de ses talons et le sel de sa peau encore brûlant sur mes lèvres. Trois semaines que le huitième étage est devenu un mausolée de verre et de pierre, une frontière invisible que je n'ose plus franchir que par nécessité, le cœur battant à s'en rompre les côtes.

Je suis un homme de structures, de lignes de force et de résistance des matériaux. J'édifie des mondes de béton et d'acier pour contenir le chaos des hommes, mais ici, dans le silence de mon appartement qui surplombe la ville, je m'effondre. L'architecture de ma propre vie se fissure. Éléonore n'est plus une femme, elle est une hantise, une granulométrie particulière sous mes doigts, un spectre qui s'immisce dans chaque interstice de mon quotidien.

Ce soir, l'orage gronde sur Paris, une lourdeur électrique qui sature l'air, semblable à celle qui nous a consumés entre les parois étroites de cette boîte dorée. Je suis assis à ma table de dessin, mais mes mains callosités n'esquissent aucune courbe de bâtiment. Elles tracent dans le vide, sur le grain du papier, le souvenir de sa cambrure sous la soie de sa jupe. Je sens encore la morsure de ses ongles dans mes paumes, la façon dont sa chair, si lisse, si trompeusement froide, s'était ouverte sous mes assauts, devenant un brasier de fluides et de spasmes.

Je ferme les yeux et le noir se peuple d'images crues. Le miroir de l'ascenseur, multipliant à l'infini l'image de ma tête enfouie entre ses cuisses, mon visage noyé dans son intimité mouillée, l'odeur musquée de son excitation qui luttait contre le parfum trop sage de ses cheveux. Je me revois l'empoigner, sans ménagement, ses

hanches prisonnières de mes mains d'ouvrier, la soulevant contre la paroi froide pour mieux l'empaler, pour briser cette armure de glace dont elle se drape avec une telle insolence.

L'animal. C'est ainsi qu'elle m'a nommé.

Ce mot résonne dans mon crâne comme un mantra. Il palpète dans mes tempes, dans mon sexe qui se durcit au simple souvenir de sa voix sèche, de ce ton professionnel qu'elle a utilisé pour me congédier après m'avoir utilisé comme un accessoire de sa propre déchéance. Elle voulait un animal ? Je le suis devenu. Chaque muscle de mon corps est tendu, prêt à la traque, affamé d'une substance qu'aucune autre ne pourra m'offrir.

Je me lève, incapable de rester immobile. Mes pas me portent vers la porte d'entrée, vers ce couloir haussmannien où l'odeur de la cire et du vieux bois semble avoir conservé une trace de son passage. Je sors. Le tapis de laine étouffe le bruit de mes bottes. Je descends d'un étage, lentement, chaque marche étant une descente un peu plus profonde dans ma propre perdition.

Le palier du septième est plongé dans une pénombre bleutée. Sa porte est là, massive, silencieuse. Derrière ce bois de chêne, elle dort peut-être. Ou peut-être qu'elle aussi, elle fixe le plafond, la peau en feu, hantée par le souvenir de ma langue explorant ses replis les plus secrets, par la sensation brutale de mon membre la déchirant de plaisir.

Je m'approche, le souffle court. Je pose ma main à plat sur le bois froid. C'est un geste dérisoire, une caresse volée à une absence. Je l'imagine de l'autre côté, nue sous des draps de lin blanc, sa poitrine montant et descendant au rythme d'une respiration saccadée. Je parierais que sa main glisse entre ses jambes en ce moment même, cherchant à retrouver la friction sauvage que je lui ai imposée. Je sens l'humidité de son désir à travers la porte, je sens cette sueur sucrée qui perle à la naissance de ses seins, là où mes dents ont laissé des marques qu'elle a dû dissimuler sous des cols

montants pendant des jours.

L'air est devenu irrespirable. La tension est telle que je crois voir les murs transpirer. Mon sexe cogne contre le jean, une douleur sourde, impérieuse. Je me rappelle le goût de son cri étouffé contre mon épaule, ce son animal qu'elle n'a pu contenir quand je l'ai prise avec cette fureur qui nous a laissés tous deux exsangues. Elle me méprise, elle me déteste pour l'avoir forcée à n'être qu'un corps, qu'une proie, mais je sais — je le sens à la manière dont le silence vibre autour de moi — qu'elle ne rêve que de cette soumission.

Soudain, un bruit. Un craquement léger derrière la porte. Un frôlement de tissu. Mon cœur s'arrête. Mon sang se fige avant de repartir dans mes veines comme une lave corrosive. Elle est là. Juste de l'autre côté du bois. Je ne bouge plus, je suis devenu une statue de muscles et de désir, une ombre fondue dans le décor. Je retiens ma respiration, mes sens aux aguets, guettant le moindre battement de cil.

L'espace de quelques secondes, le temps se suspend. L'immeuble tout entier semble retenir son souffle. Nous sommes deux fantômes séparés par quelques centimètres de chêne, reliés par un crime charnel que rien ne pourra effacer. Je devine son ombre qui s'arrête devant l'œilleton. Me voit-elle ? Sent-elle ma chaleur irradier à travers la paroi ?

La poignée bouge. Infinitésimalement. Un quart de millimètre.

Une décharge électrique me traverse de la nuque aux talons. Ma main se crispe sur le chambranle de la porte. L'animal en moi montre les crocs, prêt à bondir, prêt à l'entraîner de nouveau dans cet abîme de fluides et de gémissements où la morale n'est plus qu'une architecture lointaine et dévastée.

La serrure émet un déclic métallique, un son si pur dans le silence de la nuit qu'il ressemble à un coup de feu. La porte s'entrouvre, laissant échapper une lame de lumière dorée qui vient trancher l'obscurité du couloir. Et là, dans l'embrasure, elle

apparaît.

Elle n'a rien de l'éditrice glaciale qui m'a chassé de l'ascenseur. Ses cheveux sont en désordre, ses yeux sont de larges pupilles sombres cerclées d'un désir qui ressemble à de la haine. Elle porte une nuisette de soie noire si fine qu'elle semble liquide, révélant la pointe sombre de ses tétons durcis par le froid ou par l'attente.

Elle ne dit rien. Elle me dévisage, son regard d'acier plongeant dans le mien, cherchant la bête, la provoquant. Son souffle est court, ses lèvres entrouvertes laissent deviner l'humidité de sa bouche. L'invitation est muette, violente, absolue.

Je ne réfléchis plus. Les structures s'effondrent. Je fais un pas en avant, pénétrant dans son sanctuaire, et mes mains se referment déjà sur ses poignets avec la rudesse de celui qui n'a plus rien à perdre.

Le huitième étage vient de tomber. La chasse commence.

Je referme la porte d'un coup de talon, un bruit sourd qui scelle notre isolement, transformant cet appartement en une arène close où l'air semble soudain s'être raréfié. Mes mains serrent ses poignets contre le bois froid de l'entrée, et je sens sous mes doigts le galop affolé de son pouls. Elle ne résiste pas, elle ne se débat pas ; elle est une proie consentante, une complice de sa propre chute.

— Tu m'as attendu chaque soir, n'est-ce pas ? je murmure, ma voix n'étant plus qu'un grognement sourd contre son oreille.

Elle rejette la tête en arrière, son crâne heurtant la porte avec un choc mat. Ses yeux se ferment un instant, ses cils tremblant sur ses pommettes saillantes. Un gémissement, qui ressemble à une plainte étouffée, s'échappe de sa gorge.

— Je t'ai détesté, souffle-t-elle, les lèvres effleurant ma mâchoire. Je t'ai détesté

d'avoir laissé cette empreinte en moi... de m'avoir rendue vide.

Je lâche ses poignets, non pour la libérer, mais pour laisser mes mains s'emparer de son visage. Je plonge mes doigts dans sa chevelure en désordre, tirant légèrement pour l'obliger à me regarder. Je veux voir l'incendie dans ses pupilles. Je veux voir la débâcle de la femme de pouvoir devant l'homme qui la dévore. Ses mains à elle se posent sur mon torse, griffant le tissu de ma chemise, cherchant la peau, cherchant la chaleur.

Elle est brûlante.

Ma bouche s'abat sur la sienne avec une violence que je ne cherche plus à tempérer. Ce n'est pas un baiser, c'est une collision, un choc frontal de deux solitudes qui se percutent. Je goûte le fer, le sel, et cette saveur sucrée, entêtante, qui n'appartient qu'à elle. Ma langue force le passage, envahit son antre humide avec une autorité sauvage, explorant chaque recoin de sa bouche comme pour y marquer mon territoire. Elle me répond avec la même faim, ses dents accrochant ma lèvre inférieure, m'arrachant un grognement de douleur et de plaisir.

La soie de sa nuisette glisse sous mes paumes alors que je descends vers sa taille. Le tissu est d'une finesse indécente, une pellicule liquide qui ne cache rien des tressaillements de sa chair. Je sens la cambrure de ses reins, la fermeté de ses fesses sous mes mains qui se font rudes, pétrissant la peau avec une hâte brutale. Je la soulève, l'écrasant contre la paroi, et elle enroule ses jambes autour de mes hanches, son sexe déjà brûlant pressé contre ma braguette tendue à rompre.

— Plus vite... murmure-t-elle contre mon cou, ses ongles s'enfonçant dans mes épaules. Ne sois pas poli, putain. Ne sois pas l'homme que je connais.

Cette insulte à la bienséance est le signal. Je déchire la bretelle de sa nuisette dans un craquement sec. Un sein s'échappe, lourd, pâle dans la pénombre dorée, pointé vers

moi comme un défi. Le téton est une perle sombre, durcie par l'excitation, que je m'empresse de capturer entre mes lèvres. Je le tète avec une avidité de nourrisson affamé, ma langue tournant autour de l'aréole sensible tandis que ma main libre remonte le long de sa cuisse, sous la soie, cherchant l'origine de l'orage.

Mes doigts rencontrent l'humidité. Elle est trempée, un déluge de désir qui poisse la dentelle fine de sa lingerie. Je glisse deux doigts sous l'élastique, trouvant le chemin de son intimité déjà offerte, déjà béante. Elle pousse un cri aigu, un son déchirant qui se perd dans le silence du huitième étage, alors que je commence à la labourer avec une régularité de métronome.

— Regarde-moi, j'ordonne.

Elle ouvre les yeux, ses pupilles dilatées par le plaisir, et je vois l'abîme. Elle n'est plus l'éditrice. Elle est une femelle en rut, le corps arc-bouté, cherchant la friction, cherchant la pénétration. Je sens ses muscles vaginaux se contracter autour de mes doigts, une étreinte interne qui m'électrise. L'odeur de son sexe, musquée et sauvage, monte jusqu'à mes narines, se mélangeant à l'arôme de son parfum coûteux. C'est le parfum du luxe qui s'effondre devant l'animalité.

Je me recule d'un pas, la laissant glisser le long du mur jusqu'à ce que ses pieds touchent le sol, mais je ne la lâche pas. Je saisis le bas de ma chemise et l'arrache, envoyant valser les boutons dans un cliquetis de grêle sur le parquet. Mon torse nu rencontre sa poitrine dénudée, et le contact de nos peaux moites est un choc électrique. Je sens la sueur perler entre nos corps, un lubrifiant naturel né de l'effort et de l'attente.

Je la retourne sans ménagement, la plaquant face contre la porte. Ses fesses se soulèvent, offertes, la soie noire de sa nuisette désormais remontée jusqu'à ses reins, révélant la perfection de ses jambes et l'invitation de son entrejambe. Je me presse contre elle, mon érection battant contre le creux de ses reins, et je sens son corps

entier tressaillir, une onde de choc qui la parcourt de la tête aux pieds.

— Tu sens ça ? je souffle, ma main descendant à nouveau pour écarter ses lèvres charnues, sentant la chaleur presque insoutenable de son centre. Tu sens ce que tu me fais ?

— Prends-moi... supplie-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un râle. Brise-moi, je t'en supplie... Je ne veux plus penser, je veux seulement sentir.

Je ne réponds pas. Je savoure cet instant de pouvoir absolu, cette seconde suspendue où elle n'est qu'une attente, une plaie ouverte que je m'apprête à refermer. Je défais ma ceinture avec une lenteur calculée, le cuir claquant contre le bois, chaque son amplifié par le silence de mort qui règne dans le reste de l'immeuble. Nous sommes seuls au monde, au sommet de cette tour d'ivoire, et je m'apprête à y mettre le feu.

Ma main s'égare à nouveau entre ses cuisses, testant la profondeur de son désir, mes doigts s'enfonçant plus loin, plus fort, tandis que mon autre main vient s'enrouler autour de sa gorge, non pour l'étouffer, mais pour sentir les vibrations de son plaisir imminent. Elle gémit, un son rauque, animal, sa tête oscillant de gauche à droite alors qu'elle s'abandonne totalement à la sensation.

L'air est saturé d'électricité, de sexe et de sueur. La chasse touche à sa fin, mais le plus sauvage reste à venir. Je sens l'adrénaline cogner dans mes tempes, le besoin de la posséder, de l'habiter, de la marquer à jamais de mon empreinte.

Je me rapproche, mon souffle brûlant contre sa nuque, et je murmure :

— Ce n'est que le début.

Mes doigts sont des intrus, des explorateurs en territoire conquis, noyés dans sa moiteur brûlante. Je sens chaque pli de sa chair, chaque tressaillement de ses muscles

qui se contractent autour de mon intrusion. L'humidité de son désir est un lubrifiant sacré, une sève épaisse qui brille sur ma peau dans la pénombre de ce huitième étage. Je retire ma main avec une lenteur cruelle, observant le fil d'argent qui relie encore son intimité à mes doigts, avant de libérer ma propre turgescence, lourde, battante, impatiente de déchirer ce silence de cathédrale.

Je la retourne sans ménagement face au bois froid du buffet, ses mains cherchant un appui tandis que ses hanches s'offrent, soumises et impatientes. Le contraste est violent : la tiédeur de sa peau contre la rudesse des meubles anciens. Je m'immobilise un instant, mon sexe pressé contre le creux de ses fesses, sentant le rythme erratique de son cœur à travers son dos. Je veux qu'elle sente ma taille, ma puissance, l'inéluctable naufrage qui s'annonce.

Puis, je pousse.

Un cri étouffé meurt dans sa gorge alors que je la fends, m'enfonçant en elle d'un coup sec, total, absolu. C'est une déflagration. La sensation de son étreinte, cette gaine de velours brûlant qui m'accueille et me serre à m'en briser, me fait basculer dans une dimension où n'existent plus que le souffle et le sang. Je ne suis plus un homme, elle n'est plus une femme ; nous sommes deux bêtes acculées à la survie, cherchant l'exutoire dans la collision des corps.

Je commence mon mouvement, une cadence sourde et lourde. Chaque va-et-vient est une ponctuation de chair, un claquement humide qui résonne entre les murs nus. Ma main, toujours serrée sur sa gorge, guide son plaisir et sa douleur, tandis que l'autre vient s'agripper à sa hanche, y ancrant mes doigts comme des serres. Je la labore avec une ferveur sauvage, cherchant à atteindre ce point de non-retour où l'esprit s'efface devant le cri du muscle.

— Regarde-moi, murmuré-je, ma voix n'étant plus qu'un grognement.

Elle tourne la tête, ses yeux sont révoltés, embués de larmes de plaisir, sa bouche entrouverte laissant échapper un filet de salive qui luit sur son menton. Elle est magnifique dans sa déchéance, dans cet abandon total à la bestialité de l'acte. Je sens la sueur perler sur mon front, couler le long de ma colonne vertébrale, tandis que l'odeur du sexe, âcre et entêtante, sature l'atmosphère.

Le rythme s'accélère. Je ne contrôle plus rien. Je suis le passager de mon propre désir. Mes coups deviennent plus erratiques, plus profonds, cherchant à la marquer, à laisser une empreinte indélébile dans son ventre. Elle commence à trembler, de petits spasmes électriques parcourant ses cuisses. Elle gémit mon nom, une supplique, un ordre, un blasphème.

— Maintenant, halète-t-elle. Oh dieu, maintenant !

L'orgasme me percute avec la violence d'un accident frontal. Je me fige, enfoui au plus profond d'elle, mon sperme jaillissant en vagues brûlantes contre son col, tandis qu'elle explose en retour, son sexe se refermant sur le mien dans une série de contractions convulsives. Nous restons ainsi, soudés, suspendus au bord de l'abîme, nos souffles se mêlant dans un chaos de râles. La sueur nous colle l'un à l'autre, nos fluides s'écoulant le long de nos jambes, dernier témoignage de notre fusion.

Le silence retombe, plus lourd qu'avant. Un silence de mort, ou de deuil.

\*

Les semaines qui suivirent furent une lente agonie de non-dits.

Nous nous croisions dans l'ascenseur, ce cube de métal qui avait été le théâtre de nos premiers vertiges. Je fixais les chiffres rouges qui défilaient, elle regardait ses mains, ou le vide. L'air entre nous était saturé du souvenir de nos fluides, de l'écho de nos cris, mais nos bouches restaient closes. Nous étions devenus des étrangers porteurs

d'un secret trop lourd pour être partagé à nouveau.

Parfois, nos regards se rencontraient. C'était bref, une fraction de seconde où tout remontait : l'odeur de sa peau, le goût du sel sur son cou, la sensation de mon sexe l'habitant tout entière. Je voyais dans ses yeux la même mélancolie sauvage qui me rongait. Nous savions tous les deux que cette heure au huitième étage n'était pas un début, mais une apothéose tragique, un incendie qui avait tout dévoré sur son passage, ne laissant que des cendres froides.

L'immeuble est redevenu une tour d'ivoire, une prison de béton où nous errons comme des spectres. Je porte encore, gravée sous ma peau, la mémoire de sa cambrure, et elle, je le devine à la façon dont elle serre son manteau contre elle, porte le fantôme de mes mains.

Nous ne nous parlerons plus. Nous avons épuisé le dictionnaire des corps. Il ne reste que ce silence de plomb, et cette certitude, amère et délicieuse, que quelque part, au sommet de cette tour, une partie de nous brûle encore, éternellement possédée, éternellement perdue.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Miroir des Désirs : Entre Deux Étages"*

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)